

DEUX SIÈCLES DE PRÉSENCE RUSSE EN PAYS DE VAUD

Actes du colloque du 11 juin 2011
organisé sous la direction de
David Auberson et d'Olivier Meuwly



Éditions Slatkine

GENÈVE

2012

INTRODUCTION

LES RUSSES EN PAYS DE VAUD
DU XVIII^e AU XX^e SIÈCLEDAVID AUBERSON¹**Une présence multiple**

Si plusieurs ouvrages et biographies ont déjà été consacrés aux Vaudois et aux Suisses célèbres établis dans l'empire des tsars², la riche et tumultueuse histoire des Russes en terre vaudoise reste jusqu'à nos jours mal connue. En supplément aux communications présentées lors du colloque «Deux siècles de présence russe en Pays de Vaud», tenu le 11 juin 2011 à Lausanne, et éditées dans le présent volume, nous nous proposons dans cette partie introductive de présenter quelques pages choisies de l'histoire des Russes en Pays de Vaud.

Le présent texte n'a pas la prétention d'offrir une relation globale et linéaire des rapports valdo-russes du XVIII^e siècle à l'aube du XX^e siècle. Il reste en effet très difficile de recenser le nombre de Russes qui ont séjourné dans notre canton en raison de l'absence d'une documentation spécifique dans les différents fonds d'archives publics et privés du Canton de Vaud. L'ouvrage de l'écrivain russe Mikhaïl Chichkine, *La Suisse russe*³, nous offre néanmoins des informations particulièrement utiles sur la présence des Russes en Pays de Vaud. De plus, les motivations des Russes désireux de visiter ou s'installer dans notre contrée au

¹ Historien.

² A l'exemple des vigneron vaudois de Chabag. Olivier GRIVAT, *Les vigneron suisses du tsar*, Chapelle-sur-Moudon, Ketty & Alexandre, 1993, 178 pp.

³ Mikhaïl CHICHKINE, *La Suisse russe*, trad. du russe par Marilyne FELLOUS, Paris, Fayard, 2007, 518 pp.

cours des trois derniers siècles furent très variées et l'on ne peut les résumer en quelques chapitres.

Voyageurs sur les grands chemins d'Europe ou résidents sur les rives du Léman, nombre de Russes ont néanmoins laissé une empreinte tangible de leur passage, lorsqu'ils ne firent pas du canton de Vaud leur seconde patrie. Aristocrates fuyant les intrigues de la cour de Saint-Pétersbourg, jeunes nobles sur les routes du Grand Tour⁴, poètes en quête d'inspiration entre lacs et montagnes, révolutionnaires préparant le Grand Soir, nobles et bourgeois en villégiature sur la Riviera, étudiants rêvant depuis leur auditoire à un autre destin pour leur pays ou encore savants de renommée internationale à l'Université, la présence russe en terre vaudoise fut diverse. Notre étude évoquera quelques personnages célèbres ou restés dans les ténèbres de l'histoire, qui ont contribué à forger entre le petit canton de Vaud et l'immense Russie cette relation si particulière et que l'on ne retrouve guère ailleurs en Suisse. Nous nous intéresserons aussi aux lieux de mémoire de cette communauté en Pays de Vaud, à l'exemple du village de Clarens, magnifié par Rousseau dans son *Héloïse*, et qui deviendra pour plusieurs générations de Russes le théâtre d'un pèlerinage aux sources de la littérature romantique. D'autres lieux où s'est inscrite la présence russe en terre vaudoise seront aussi examinés, à l'exemple de témoignages architecturaux ou sépulcraux de Lausanne et de Vevey.

Les Russes ont aussi contribué durant près de deux siècles au développement de la vie culturelle, politique et artistique vaudoise, lorsqu'ils n'en furent pas les initiateurs. Sur ce sujet, nous nous intéresserons à la perception que les Russes avaient des Vaudois.

Si, au cours de ces deux siècles d'échanges, l'image du Pays de Vaud et de ses habitants n'a guère évolué dans l'imaginaire des voyageurs russes, le portrait des Russes dessiné par les Vaudois a, lui, beaucoup changé. Des riches aristocrates de passage au XVIII^e siècle aux exilés politiques préparant la Révolution d'octobre, le destin des Russes a souvent épousé l'histoire tumultueuse de leur pays. Il a résulté de cette rencontre paradoxale entre une nation ayant côtoyé les plus grands tourments de

⁴ Le Grand Tour était un long voyage effectué par les jeunes nobles à travers l'Europe, à partir du XVII^e siècle et surtout au XVIII^e siècle, destiné à parfaire leur éducation. Les pays les plus visités étaient l'Allemagne, la Suisse, les Provinces-Unies, et surtout l'Italie et la France. Le Grand Tour durait parfois plus d'une année, et les jeunes gens étaient souvent accompagnés d'un gouverneur.

l'histoire et le pays d'un peuple heureux un sentiment réciproque d'amitié, de respect mutuel... et beaucoup de mariages au début du xx^e siècle.

Avant d'évoquer les riches heures de la présence des Russes en Pays de Vaud, interrogeons-nous, à la suite de Mikhaïl Chichkine ⁵, sur les raisons de l'attraction si forte de notre contrée auprès des Russes à travers trois siècles d'histoire partagée. Le territoire vaudois, tout comme la Suisse, devient un lieu de passage obligé pour les voyageurs européens dès la seconde moitié du xviii^e siècle ⁶. On s'émerveille de la beauté de ses paysages et on débute l'exploration des Alpes, dont la sauvage et majestueuse nature fascine nombre d'étrangers. On ne sera donc guère étonné que des Russes aient emprunté les mêmes chemins. La proximité de la région lémanique avec les Alpes permet également à de nombreux voyageurs de l'Est de connaître la montagne sans pour autant s'éloigner des villes et des grands axes de communication. Situé au carrefour de l'Europe du Nord et celle du Sud, le Pays de Vaud est aussi un lieu de pèlerinage littéraire, et nombreux sont les Russes à se rendre sur les lieux de l'action de *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau ou du *Prisonnier de Chillon* de Byron ⁷. D'autres Russes marcheront sur les traces de leurs grands écrivains qui ont loué dans leur prose les beautés du Léman, comme Joukovski ou Karamzine ⁸. Si la langue de Molière, pratiquée avec délicatesse par la noblesse russe, a certainement incité certains à s'établir dans cette vieille région francophone, un autre facteur, lui aussi éducatif, a concouru d'une façon bien plus importante à attirer des Russes sur le sol vaudois: le préceptorat. De la fin du xviii^e siècle et jusqu'à la révolution de 1917, de nombreux Vaudoises et Vaudois s'installent en Russie et deviennent les éducateurs des enfants de la haute aristocratie et de la famille impériale. Il ne nous appartient pas ici de retracer l'œuvre de précepteurs aussi célèbres que Frédéric-César de La Harpe (1754-1839) ⁹ ou Pierre Gilliard

⁵ Voir la postface de Mikhaïl Chichkine dans le présent volume.

⁶ Sur le voyage en Suisse, voir: Claude REICHLER, Roland RUFFIEUX, *Le voyage en Suisse: anthologie des voyageurs français et européens de la Renaissance au* xx^e siècle, Paris, R. Laffont, 1998, 1 745 pp.

⁷ Voir notre chapitre consacré à la présence russe à Lausanne au xviii^e siècle.

⁸ Sur cette question, voir les communications de A. Andreev et V. Smekalina dans le présent volume.

⁹ Sur La Harpe, voir Olivier MEUWLY (dir. de publication), *Frédéric-César de La Harpe, 1754-1838*, Lausanne, Bibliothèque historique vaudoise, 2011, 300 pp. Olivier MEUWLY, *Frédéric-César de La Harpe. Citoyen de Rolle*, Rolle, Ville de Rolle, 2011, 48 pp.

(1879-1962)¹⁰, qui accompagna jusqu'à la fin dans son tragique destin la famille du tsar Nicolas II. Il n'était donc pas rare que leurs élèves connaissent mieux le Pays de Vaud que les provinces de leur vaste empire. Ainsi, des noms de communes vaudoises comme Rolle, ville de Frédéric-César de La Harpe, ou Tolothenaz, où résidait Jeanne Huc-Mazelet (1765-1852)¹¹, gouvernante de la grande duchesse Maria Pavlovna (1786-1859), étaient prononcés plus souvent à la cour de Saint-Pétersbourg que bien des localités de Russie. Cette forte présence de Vaudois dans l'éducation privée de l'aristocratie a certainement donné à beaucoup de Russes l'envie de découvrir la région qui avait vu grandir leurs enseignants. Lorsque les fils et les filles de Paul I^{er} se rendaient en Europe occidentale, accompagnés de leur nombreuse suite, ils s'arrêtaient souvent sur les rives du Léman pour saluer leurs anciens éducateurs revenus au pays¹². Du reste, lorsque le sort du canton sera en jeu à la fin des guerres napoléoniennes, ce sont d'anciens précepteurs qui plaideront la cause vaudoise auprès de leurs élèves, devenus entre-temps les puissants de Russie¹³. Le renom de notre Pays de Vaud dans les salons de Saint-Pétersbourg ou de Moscou fut aussi nourri par les nombreux militaires ou hommes de science vaudois qui résidèrent en Russie, à l'exemple d'Antoine-Henri Jomini (1779-1869), conseiller d'Alexandre I^{er} et précepteur militaire de son fils, ou de Louis Levade (1748-1839), médecin du comte Vladimir Orlov, membre d'une influente famille à la cour de Catherine II.

Remarquons encore que de nombreux sujets du tsar ont goûté à la quiétude des études sur les rives du Léman. Les pensionnats deviendront tout au long du XIX^e siècle une véritable industrie – au même titre que le

¹⁰ Daniel GIRARDIN, *Précepteur des Romanov : le destin russe de Pierre Gilliard*, Arles, Actes Sud, 2005, 155 pp.

¹¹ Sur Jeanne Mazelet, voir Corinne DALLERA, Nadia LAMAMRA, *Du salon à l'usine: vingt portraits de femmes: un autre regard sur l'histoire du canton de Vaud*, Lausanne, ADF-CLAFV : Fondation Ouverture, 2003, pp. 27-40 ; Claude REYMOND, «Démarches pour la sauvegarde de l'indépendance du Canton de Vaud», *Vibiscum*, 10, 2004, pp. 95-103.

¹² Notamment Maria Pavlovna qui séjourne à Tolothenaz chez son ancienne gouvernante Mazelet en compagnie de son fils, le prince héritaire. ACV, K V 8, Rapports avec la Russie, Rome, la Sardaigne, la Saxe, la Toscane de 1803 à 1836, lettres du préfet du district de Morges au Conseil d'Etat des 13 et 17 octobre 1836. De nombreux Russes rendaient visite aussi à Frédéric-César de La Harpe, alors retiré à Lausanne. Sur ce sujet, voir la communication de A. Andreev dans le présent volume.

¹³ Voir notre encadré consacré à Jean Capo d'Istria.

tourisme – en terre vaudoise¹⁴. Des centres éducatifs renommés, comme l'Université de Lausanne, feront aussi les beaux jours de nombreux étudiants et étudiantes russes¹⁵. Il n'était pas rare que, leur formation terminée, ces Russes reviennent dans la région en villégiature, lorsqu'ils ne convoiaient pas en justes noces avec un Vaudois ou une Vaudoise.

Lieu de villégiature en raison de son climat doux et de ses prétendues vertus thérapeutiques, notamment dans la région de Vevey (et plus tard de Leysin), le Canton de Vaud fut aussi pour beaucoup de Russes un lieu de convalescence accueillant.

De 1750 à 1920, de nombreux Russes que tout opposait ont trouvé asile en terre vaudoise. D'aristocrates en délicatesse avec l'autorité impériale aux anarchistes et bolcheviques de la Belle Epoque puis aux réfugiés de la terreur communiste, le Canton de Vaud a accueilli sur son sol de nombreuses vagues d'immigration russe. Tant sous la période bernoise qu'après l'indépendance du Canton, la présence d'exilés politiques s'est imposée dans une relative indifférence des gouvernants locaux. De même, nombre de ces exilés politiques se sont bien gardés d'enfreindre les lois de leur pays d'accueil¹⁶.

Souvenons-nous enfin que la rencontre des Russes et des Vaudois est aussi la confrontation entre une civilisation urbaine et une société aux mœurs souvent encore campagnardes, pondérée toutefois par la présence d'une élite intellectuelle qui donna une aura particulière à plusieurs cités vaudoises. Alors que Lausanne est encore une bourgade enserrée dans ses murailles médiévales et ne compte que 7 200 habitants en 1764 et 9 000 en 1798¹⁷, Saint-Pétersbourg est une ville moderne, aux larges avenues et aux palais opulents, où se développe une société à l'esprit urbain. Quant à la population pétersbourgeoise, elle est estimée à 150 000 habitants en 1750 et à près de 300 000 en 1800. Dès lors, on comprend mieux le côté bucolique et provincial que nombre de voyageurs des bords de la Neva ou de la Moskova donnent aux villes vaudoises et à sa population. Du reste, c'est bien pour s'émerveiller de la vie simple et champêtre des « bergers d'Helvétie, libres et heureux dans

¹⁴ Voir nos chapitres consacrés au XVIII^e siècle à Lausanne et à Pestalozzi, ainsi que les communications de P. Jeanneret et O. Meuwly dans le présent volume.

¹⁵ Sur ce sujet, voir la communication de P. Jeanneret dans le présent volume.

¹⁶ Sur ce sujet, voir les communications de D. Tosato-Rigo, O. Meuwly, A. Campiotti et N. Gex dans le présent volume.

¹⁷ Notice « Lausanne (commune) » du *Dictionnaire historique de la Suisse*, www.dhs.ch.

leurs montagnes», comme il était de coutume de le dire à l'époque, que beaucoup de Russes ont parcouru au cours des XVIII^e et XIX^e siècles le Pays de Vaud¹⁸.

La présence russe à Lausanne au XVIII^e siècle

Cité bernoise depuis l'annexion du Pays de Vaud par les Bernois en 1536, Lausanne est le centre, sans pour autant en être la capitale, du Pays de Vaud. Administré avec intelligence par les patriciens bernois¹⁹, ce territoire garde néanmoins sa spécificité latine, et Leurs Excellences laissent à leurs sujets vaudois une certaine marge d'autonomie. De par sa situation sur un axe de communication majeur entre l'Europe du Nord et celle du Sud par le col du Simplon, ainsi que par sa situation agréable entre lac et montagnes, la ville est déjà fréquentée par de nombreux étrangers au siècle des Lumières.

Les premières traces de la présence des Russes en Pays de Vaud apparaissent durant la seconde moitié du XVIII^e siècle. Si les sujets du tsar les plus connus sont les Golowkin, qui s'installent dès 1754 dans le petit village de Monnaz²⁰, d'autres Russes résident en Pays de Vaud à la même époque.

Pour cette première période, nous aurons comme compagnons dans notre étude les journaux intimes et la correspondance de représentants de la bonne société lausannoise, qui relatent le passage de Russes dans leur cité, à l'exemple des récits du lieutenant ballival²¹ Jean-Henri Polier de Vernand (1715-1793)²² ou de Salomon et Catherine de Charrière de Sévery²³. Nous porterons aussi une attention particulière aux *Lettres d'un*

¹⁸ Voir notamment la communication de A. Andreev dans le présent volume.

¹⁹ Qu'on appelle couramment Leurs Excellences.

²⁰ Sur les Golowkin, voir la communication de D. Tosato-Rigo dans le présent volume.

²¹ Le lieutenant ballival, était sous le régime bernois, le représentant du bailli pour les affaires civiles et administratives. Il avait aussi la responsabilité de la basse justice. C'était la plus haute charge administrative à laquelle les Vaudois, alors sujets des Bernois, pouvaient accéder.

²² Pierre MORREN, *La vie lausannoise au XVIII^e siècle: d'après Jean-Henri Polier de Vernand, lieutenant baillival*, Genève, Labor et Fides, 622 pp.

²³ M. et M^{me} William DE SEVERY, *La vie de société dans le Pays de Vaud à la fin du dix-huitième siècle: Salomon et Catherine de Charrière de Sévery et leurs amis*, Lausanne, G. Bridel; Paris, Fischbacher, 1911-1912, 2 vol.

voyageur russe de Nikolai Mikhaïlovitch Karamzine (1766-1826), premier Russe à donner une cartographie littéraire du Pays de Vaud à l'intention de ses compatriotes²⁴. Enfin, nous reprendrons certains passages de l'œuvre scientifique de Grégoire (Grigori) Kirillovitch de Razoumowsky (1759-1837). Pour reconstituer cette première période de la présence russe en notre contrée, nous nous appuyons aussi sur des documents et témoignages déposés aujourd'hui aux Archives cantonales vaudoises.

Notre premier voyageur russe, Karamzine, dresse un tableau peu flatteur de la cité vaudoise, qu'il considère comme «très inconfortable [car] elle repose en partie dans un fossé, en partie à flanc de coteaux, et où qu'on aille il y faut sans cesse descendre ou monter. Les rues sont étroites, sales et mal pavées.» Il n'est pas moins sévère lorsqu'il juge la vie en société, qu'il résume à d'incessants jeux de cartes, et la population qui a «non seulement adopté la langue, mais aussi les mœurs des Français, en tout cas partiellement, c'est-à-dire qu'ils ont conservé en eux, dans une certaine mesure, la rigidité et la froideur propres aux Suisses», un mélange «antipathique» au voyageur russe. Seule la vue depuis la terrasse de la cathédrale sur le Léman, les Alpes de Savoie et la campagne vaudoise sauve Lausanne des gémonies «karamziniennes».

Centre d'un pays agricole et en marge des grandes capitales du siècle des Lumières, Lausanne laisse néanmoins l'image, au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, d'une ville avec une vie culturelle et savante développée. Cette vie intellectuelle est en partie stimulée par l'aristocratie de vieille souche vaudoise ou descendant des protestants chassés de France. Dans les nobles demeures de la rue de Bourg, il règne une courtoise vie de salon où l'on cultive avec goût le culte des arts et des lettres. Ces cercles aristocratiques s'ouvrent largement aux étrangers de passage ou installés sur les rives du Léman. Ainsi, nous rencontrons à cette époque à Lausanne Voltaire, qui réside durant plusieurs mois dans la cité vaudoise, ainsi que de nombreuses altesses, à l'exemple des princes et des princesses de Wurtemberg, de Waldeck, de Saxe-Gotha, de Brandebourg-Anspach ou de Golowkin²⁵.

²⁴ Pour les *Lettres d'un voyageur russe*, nous renvoyons à la traduction complète et nouvelle des *Lettres* de Karamzine sur le Pays de Vaud en annexe à ce volume.

²⁵ *Ibid.* p. 314 ; voir aussi W. DE SEVERY, *La vie de société dans le Pays de Vaud à la fin du dix-huitième siècle*, *op. cit.*, I, pp. 316-357.

Fondée en 1537, l'Académie, dont le renom de certains savants qui y œuvrent dépasse les frontières helvétiques, contribue aussi à forger la réputation de Lausanne comme ville de savoir et de science. De nombreux jeunes étrangers issus de bonnes familles allemandes ou anglaises viennent y parfaire leur éducation et logent dans des pensions tenues par des pasteurs ou des maîtres particuliers. Parmi ces jeunes gens, nous trouvons notamment le futur historien Edward Gibbon ou les fils du duc de Wurtemberg. Loin de se cantonner à leurs études, ces étrangers fréquentent avec assiduité les salons et les bals de la bonne société lausannoise, et beaucoup reviendront par la suite sur les lieux de leur jeunesse. Bien que Karamzine déconseille, dans ses *Lettres*, à ses lecteurs d'envoyer leurs enfants à Lausanne, « où la seule chose qu'on peut à la rigueur apprendre est le français »²⁶, de nombreux jeunes Russes goûtent aux charmes des séjours éducatifs lausannois – comme les frères Léon et Grégoire de Razoumowsky, fils du puissant hetman²⁷ d'Ukraine, qui séjournent tous les deux à Lausanne durant l'hiver 1772-1773²⁸. Karamzine relève que, parmi les pensionnaires anglais et allemands installés à Lausanne, il se trouve aussi des compatriotes. Toutefois, ces derniers, « au lieu de se distinguer dans la science, se distinguent par leurs polissonneries²⁹. » Parmi ces « polissons », il faut certainement compter les princes de Gartchakof (très probablement Gortschakov), qui résident aux alentours de 1787 à la pension Bugnion en compagnie de leur maître particulier. Les deux frères mènent un grand train de vie et ne se refusent rien, chose qui semble heurter au plus haut point le lieutenant ballival de Polier³⁰. L'un d'eux doit par exemple huitante louis d'or rien qu'à son domestique, et un banquier leur en avance cinq cents pour une année en 1787³¹. Ces deux princes russes semblent en effet avoir été fort dispendieux lors de leur séjour sur les bords du Léman, car le prix d'une pension pour jeunes étrangers ne dépassait pas les six ou sept louis d'or par mois, toujours selon Karamzine³².

²⁶ N. Karamzine, lettre 73.

²⁷ Commandant des cosaques.

²⁸ Voir notre chapitre consacré à Grégoire de Razoumowsky.

²⁹ P. MORREN, *La vie lausannoise au XVIII^e siècle*, op. cit., p. 337.

³⁰ *Ibid.*

³¹ *Ibid.*

³² Ce qui était déjà beaucoup!

A côté de ces jeunes gens « de condition » provenant de toute l'Europe, une autre catégorie d'étrangers vient à Lausanne consulter le célèbre docteur Samuel Auguste Tissot (1728-1797)³³. Une troisième catégorie est constituée, à l'instar de Karamzine, par des voyageurs effectuant leur Grand Tour à travers l'Europe et désireux de caresser de leurs yeux la beauté si vantée des paysages du Léman.

Le passage sur les rives du Léman de l'Europe cultivée et savante devient même incontournable après la parution de *Julie ou la Nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau en 1761. Ce roman épistolaire, dont l'intrigue se déroule en partie sur les bords du Léman, et plus particulièrement dans le hameau de Clarens, relate les amours contrariées par les différences sociales entre Julie d'Étanges et Saint-Preux, son ancien précepteur. Ce modeste village vaudois devient le théâtre d'un pèlerinage pour tous les voyageurs séjournant en Suisse et qui cherchent à retrouver, un exemplaire de *L'Héloïse* dans les mains, les scènes de la passion dévorante entre les deux amants. De nombreux voyageurs utilisent ce roman comme un guide lors de leur séjour en Suisse, à l'exemple de Karamzine. Arrivé quelques jours plus tôt à Lausanne, le jeune Russe décrit son voyage en Pays de Vaud en s'élançant sur les lieux célèbres brossés dans le roman : « A cinq heures du matin, je sortis de Lausanne la joie au cœur – *L'Héloïse* de Rousseau à la main. Vous avez, bien sûr, deviné le but de mon voyage. Et ainsi, chers amis ! je voulais voir de mes propres yeux les lieux magnifiques où l'immortel Rousseau avait fait vivre ses amants romantiques. [...] Vous imaginerez bien les sentiments qu'a provoqués en moi la vue de ces objets, sachant combien j'aime Rousseau et avec quel plaisir j'ai lu son *Héloïse* avec vous! [...] Il faut que la beauté de ces lieux ait fait une impression profonde dans l'âme de Rousseau: toutes ses descriptions sont si vivantes et en même temps si vraies! Il m'a semblé avoir trouvé des yeux l'esplanade qui attirait tant Saint-Preux. Ah, mes amis! pourquoi Julie ne s'y est-elle pas réellement trouvée! Pourquoi Rousseau nous dit-il de ne pas chercher ses traces ici ! Cruel ! tu nous as décrit un être aussi délicieux puis tu nous dis: "Il n'existe pas!" [...] »³⁴.

³³ Sur Lausanne au temps des Lumières, voir Jean-Daniel CANDAU, «Lausanne, ville des Lumières. Quelques pistes de recherche», *La médecine des Lumières: tout autour de Tissot*, sous la direction de Vincent BARRAS et Micheline LOUIS-COURVOISIER, Genève, Georg, 2001, pp. 313-324.

³⁴ N. KARAMZINE, lettre 73.

Ce roman, qui compte parmi les plus grands succès littéraires de la fin du XVIII^e siècle, représente l'un des moments clés dans l'histoire du voyage en Suisse, celui qui transforme un espace réel en un espace de fiction idéalisé où la nature et les paysages sont sublimés³⁵. Karamzine et beaucoup d'autres voyageurs à sa suite sont toutefois quelque peu désorientés lorsque le véritable village de Clarens se révèle à eux. Le jeune Moscovite peine en effet à contenir son désarroi à la vue de la modeste localité peuplée de pêcheurs et de paysans: «Un village pauvre et minuscule, au pied de montagnes couvertes de sapins. Au lieu du logis de Julie, si bien décrit, je trouvai un vieux château avec des tourelles [...]. De nombreux habitants connaissent *La Nouvelle Héloïse* et sont très satisfaits que le grand Rousseau ait fait la gloire de leur village en le mettant en scène dans son roman; lorsqu'un de ces villageois laborieux voit arriver un promeneur curieux, il lui dit d'un ton moqueur: "Monsieur a, bien sûr, lu *La Nouvelle Héloïse*?" Un vieillard m'a montré le bosquet où, selon la description de Rousseau, Julie a embrassé pour la première fois le passionné Saint-Preux et, par ce geste magique, a ébranlé tout son système nerveux.»³⁶

Si Karamzine s'est rendu à Clarens avec sous le bras un exemplaire de *l'Héloïse*, les Russes qui lui succèdent seront accompagnés des *Lettres* de notre premier voyageur russe.

Lausanne: une dépendance de l'Ermitage?

En moins d'un lustre, de 1781 à 1784, Lausanne voit défiler en ses murs plusieurs célébrités venues de Russie. On voit d'abord l'ancien favori de la Grande Catherine, le prince Grégoire Orlov, accompagné de sa jeune épouse Catherine en 1781 ; quelques mois plus tard, la ville s'honore du passage du futur tsar Paul I^{er} et de sa femme, la grande duchesse Maria Fédorovna, puis en 1784 du jeune comte Alexis Bobrinsky, né des amours adultérines de Catherine II et de Grégoire Orlov, que nous venons de mentionner. Ainsi, les deux fils, l'un illégitime et l'autre destiné au trône de la plus puissante impératrice de Russie, ont séjourné en Pays de Vaud. Bien que les raisons qui amènent ces trois

³⁵ Nous renvoyons sur cette question aux communications de V. Smekalina et A. Andreev dans le présent volume.

³⁶ N. KARAMZINE, lettre 73.

proches de la grande tsarine à Lausanne soient très différentes, elles démontrent néanmoins que la petite cité lémanique était déjà bien connue sur les bords de la Neva.

Si le passage du futur Paul I^{er} et de son demi-frère n'est guère resté dans les annales lausannoises, la présence des Orlov s'est durablement inscrite dans l'histoire et le patrimoine vaudois. En effet, l'élégant mausolée de la princesse, morte à Lausanne en 1781, orne de nos jours le transept nord de la cathédrale³⁷. Né en 1734, Grégoire (Grigori) Grigorievitch Orlov embrasse comme tout noble de son rang la carrière militaire et devient quelques années plus tard le favori de la future impératrice Catherine II. En 1762, il mène en compagnie de son frère Alexis la conspiration qui écarte le tsar Pierre III du pouvoir et amène la Grande Catherine sur le trône. Orlov est comblé d'honneurs et de titres par la tsarine, qui édifie notamment pour lui le palais de Marbre à Saint-Pétersbourg. Il naît de cette relation une fille en 1758 et un garçon, le futur prince Bobrinski, en 1762. D'autres favoris, dont notamment Grégoire Potemkine, remplacent peu à peu Orlov dans le cœur de la tsarine. Le prince prend alors ses distances avec la cour de Saint-Pétersbourg et convole en justes noces avec sa cousine Catherine Zinoviev, de vingt-quatre ans sa cadette et ancienne dame de cour de Catherine II. Le mariage entre cousins n'étant pas toléré, le couple s'exile dans plusieurs capitales d'Europe. En 1781, les Orlov se rendent à Lausanne pour consulter le docteur Tissot, accompagnés d'une suite de vingt-deux personnes, dont un Maure spécialement attaché au service de la princesse et qui est « très beau dans son espèce », aux dires de M^{me} de Sévery³⁸. Le couple loge à la maison Wullyamoz³⁹ chez les Sévery, qui sont des familiers de Tissot. Rien ne peut guérir le mal dont souffre la jeune princesse et, malgré les soins prodigués par « l'oracle de Cos »⁴⁰, elle s'éteint le 27 juin 1781 à l'âge de 23 ans. Son corps est

³⁷ Sur les Orlov et le monument funéraire de la cathédrale de Lausanne, voir: Tamara ROBBIANI, Olga KIRIKOWA. «Un Ouvrage rare et précieux. Le monument Orlov», *Destins de pierre: le patrimoine funéraire de la cathédrale de Lausanne*, sous la dir. de Claire HUGUENIN, Gaëtan CASSINA, Dave LÜTHI, Lausanne, *Cahiers d'archéologie romande*, 2006, pp. 103-116.

³⁸ W. DE SEVERY, *La vie de société dans le Pays de Vaud à la fin du dix-huitième siècle*, *op. cit.*, I, pp. 323-324.

³⁹ Cette demeure se trouvait au Grand Chêne.

⁴⁰ Surnom du Dr Tissot, P. MORREN, *La vie lausannoise au XVIII^e siècle*, *op. cit.*, p. 332.

embaumé et déposé dans le chœur de la cathédrale le 5 juillet. Peu après l'inhumation, qui se déroule sans service religieux, le prince quitte Lausanne pour toujours⁴¹. La mort prématurée de la jeune et belle princesse ne laisse pas indifférents les habitants de la bourgade vaudoise, et de nombreux curieux se pressent autour de son lit mortuaire. Parmi ceux-ci se trouve le futur doyen Bridel⁴², alors âgé de 24 ans. La vue du corps glacé et gracieux de la défunte lui inspire une élégie de cent vingt-cinq vers décrivant l'agonie et la mort de la jeune femme. Alors que le bruit court que la dépouille sera rapatriée à Saint-Pétersbourg, Bridel regrette cette décision et souhaite que le corps de la princesse trouve son dernier repos en Pays de Vaud:

Mais pourquoi refuser aux champs d'Helvétie,
L'honneur de conserver cette cendre chérie:
Pourquoi ne veut-on pas qu'au moins nous possédions
Sa Tombe respectable au sein de nos vallons?
Sur les bords du Léman repose plus d'un juste;
Là, nous lui dresserions un mausolée auguste⁴³

L'élégie à la défunte aristocrate russe est publiée peu après sa rédaction et fait l'objet d'une seconde édition l'année suivante⁴⁴. Les vœux poétiques du futur doyen seront exaucés, et la princesse trouvera un repos éternel dans le chœur de la cathédrale.

Bien décidé à honorer la mémoire de Catherine, le secrétaire du prince Orlov, E. Kermann, mandate depuis Saint-Pétersbourg le gentilhomme vaudois Jean-François-Maximilien de Cerjat, qui avait déjà présidé à l'organisation du cortège funèbre et de l'ensevelissement, pour

⁴¹ P. MORREN, *Op. cit.*

⁴² Philippe-Sirice Bridel (1757-1845) : ecclésiastique et homme de lettres vaudois. Il est l'auteur de nombreuses œuvres littéraires, en prose et en vers, qu'il a pour la plupart rassemblées dans les *Etrennes helvétiques*, almanach qu'il publia à partir de 1783, puis dans le *Conservateur suisse*. Bien que la qualité de son œuvre soit discutée, ses travaux préparent l'émergence de la poésie romande.

⁴³ P.-S. Bridel, *Le tombeau de la princesse d'Orlow épouse de son altesse Monseigneur le Prince d'Orlow, Grand-Maître d'Artillerie, Directeur-Général Du Corps De Génie, &c. &c. &c. Chevalier de l'Ordre de St. André, de St. Alexandre Newsky, de Ste. Anne, &c. &c. &c. au service de sa majesté l'Impératrice de toutes les Russies*, [Lausanne?], [s. n.], [1781], pp. 5-6.

⁴⁴ P.-S. Bridel, *Poésies helvétiques*, Lausanne, Mourer, 1782, pp. 84-87.

ériger un mausolée en mémoire de la princesse à l'intérieur de la cathédrale⁴⁵. Monsieur de Cerjat ne tarde pas à se mettre en relation avec l'artiste veveysan Michel-Vincent Brandoin⁴⁶. Ce peintre réputé pour ses talents d'aquarelliste possède aussi un goût marqué pour l'architecture classique⁴⁷. Sculpté à la façon des sarcophages antiques dans du marbre de Carrare et de la pierre noire de la carrière vaudoise de Saint-Triphon, le tombeau présente sur sa face principale un bas-relief avec deux femmes soutenant une draperie où se trouve une inscription funéraire des plus simples : « Catharina Princesse Orlow née Sinoview le 19 décembre 1758, morte le 27 juin 1781 ». Ce monument, probablement inspiré par le tombeau de Rousseau à Ermenonville, compte parmi les premiers témoignages de l'art néoclassique en terre vaudoise⁴⁸. La mort de la princesse, mais également sa disgrâce et sa mise au ban de la cour par Catherine II, perturbe le prince Orlov à un point tel qu'il en perd la raison et, après s'être exilé dans son domaine près de Moscou, il meurt en avril 1783⁴⁹. Le veuf éploré ne verra jamais le mausolée érigé pour l'éternité en mémoire de sa jeune épouse.

Le monument conservera encore longtemps le souvenir de la défunte princesse; et, lorsque Karamzine se rend à Lausanne au printemps 1789, il ne manque pas de signaler le tombeau, ainsi que l'empreinte laissée par Catherine dans la mémoire des Lausannois: « On dit qu'elle était d'une grande beauté – d'une grande beauté et d'une grande sensibilité!... »

50

⁴⁵ ACV, P Orloff, lettre de Kermann à de Cerjat du 1^{er} octobre 1782.

⁴⁶ Michel-Vincent Brandoin (1733-1790) : peintre vaudois d'origine huguenote. Il s'installe à Londres de 1762 à 1772 et participe à la vie culturelle locale. Il s'installe par la suite à Vevey. Ses œuvres témoignent de rapports étroits avec les courants néoclassiques. Sur Brandoin, voir Pierre CHESSEX, « Brandoin, Michel-Vincent », *Dictionnaire biographique de l'art suisse: Principauté du Lichtenstein incluse*, Zurich: Ed. Neue Zürcher Zeitung, 1998, I, p. 151 ; et P. CHESSEX, « Quelques aspects de la vie artistique en Suisse romande à l'époque des Lumières », *Annales Benjamin Constant*, 18-19, 1996, pp. 263-264.

⁴⁷ GUETTINGER Nadia, « Monuments en exil. Les cénotaphes Courlande et Walmoden », *Destins de pierre, op. cit.*, p. 118.

⁴⁸ T. ROBIANI, O. KIRIKOWA, « Un ouvrage rare et précieux. Le monument Orlow », *art. cit.*, p. 103.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 113.

⁵⁰ N. KARAMZINE, lettre 73.



Mausolée de la princesse Catherine Orlov dans le transept nord de la cathédrale de Lausanne. © D. Auberson.

Avant de nous intéresser au passage du tsarévitch Paul, remarquons que la cathédrale de Lausanne abrita l'urne funéraire de la duchesse de Courlande, également édifiée d'après les dessins de Brandoin. Née à Arolsen en 1748, Caroline-Louise de Courlande, princesse de Waldeck, épouse en 1765 Pierre Biron, dernier duc de Courlande avant l'annexion russe de 1795. Cette union malheureuse est marquée par la mort d'un fils en bas âge et se termine par un divorce en 1772. Dès 1768, la duchesse séjourne fréquemment à Lausanne et s'installe définitivement à Mont-Repos en 1781. Elle meurt subitement à 34 ans en 1782 et est inhumée dans la chapelle des saints Innocents. Son cénotaphe édifié entre 1782 et 1784 est de type «urne à piédestal» et joue, comme le mausolée Orlov, sur le contraste des matériaux: le marbre noir de Saint-Triphon pour le piédestal, le marbre blanc pour l'urne⁵¹. Le monument a été déplacé en 1967 au cimetière de Bois-de-Vaux.

⁵¹ Sur ce monument, voir N. GUETTINGER « Monuments en exil. Les cénotaphes Courlande et Walmoden », *art. cit.*, pp. 117-120. Nous tirons la majorité de nos informations de cet article.

A l'exemple de nombreux jeunes Russes, le tsarévitch Paul Petrovitch entreprend en 1782 et 1783 un voyage en Europe. Accompagné de son épouse, la grande-duchesse Maria Féodorovna, née princesse Sophie-Dorothée de Wurtemberg-Montbéliard, il visite plusieurs capitales européennes sous le nom d'emprunt de comte du Nord, dont la traduction en russe est *Severny*. Après un séjour à Versailles, le couple impérial et sa suite se rendent à Montbéliard et arrivent par Pontarlier sur les rives du Léman le 4 septembre⁵². Bien que voyageant sous un faux nom, ils ne restent pas longtemps inaperçus. L'annonce de leur arrivée à Lausanne est transmise dès le 2 septembre par la chancellerie de Berne au bailli de Lausanne avec l'ordre de s'occuper de leur ravitaillement et de bien les loger. Le couple désire toutefois rester incognito lors de son passage dans la cité vaudoise⁵³. Les cercles lausannois apprennent néanmoins rapidement la présence du tsarévitch et de sa femme, qui est accompagnée par sa sœur, la duchesse de Holstein. Le couple loge au Lion d'Or, alors la meilleure auberge de Lausanne⁵⁴. Il est en effet difficile de ne pas être repéré pour le couple princier, qui voyage avec une «petite suite» constituée de trois carrosses et d'un fourgon⁵⁵. M^{me} de Sévery relate dans une lettre à son fils avoir eu le privilège d'assister, en compagnie de son mari, de sa fille et de plusieurs personnes de la rue de Bourg, au dîner du grand-duc et de la grande-duchesse, qu'elle décrit comme étant «grande et gracieuse, bon air, affable et charmante, nous fûmes très aises de l'avoir vue»⁵⁶. Quant au tsarévitch, elle le juge dans son journal «fort laid»⁵⁷. Le lendemain, le prince se rend en cabriolet au Signal de Bougy, puis reçoit dans ses appartements M^{mes} Blaquières, Freisheim, Rosset, la jeune Cazenove ainsi que le bailli von Tschärner. Le lieutenant ballival note à

⁵² Sur le voyage de Paul I^{er} en Suisse, voir Heinrich RIGGENBACH, « Die Reise des Comte du Nord von 1782 aufgrund neuer Archivfunde », *Fakten und Fabeln: schweizerisch-slavisches Reisebegegnung von 18. bis zum 20. Jahrhundert*, Bâle; Francfort-sur-le-Main, Helbing et Lichtenhahn, 1991, pp. 49-62. Voir aussi : Ester MOTTINI, « Schweizerisch-russische Beziehungen vor 1815 », *Schweiz-Russland. Beziehungen und Begegnungen*, Zürich, Offizin, 1989, pp. 134-135.

⁵³ ACV, Bu 25, Princes et princesses et autres personnages de distinction ; passage et séjour à Lausanne; réception officielle, relais de voiture, lettre du 2 septembre 1782.

⁵⁴ P. MORREN, *La vie lausannoise au XVIII^e siècle*, op. cit., p. 335.

⁵⁵ *Idem.*

⁵⁶ W. DE SEVERY, *La vie de société dans le Pays de Vaud à la fin du dix-huitième siècle*, op. cit., I, p. 326.

⁵⁷ *Ibid.*, I, p. 325.

cette occasion qu'«ils parlent avec beaucoup de politesse»⁵⁸. Le couple grand-ducal continue son voyage par Vevey, où ils rencontrent l'artiste Brandoin, auteur du monument funéraire de la princesse Orlov⁵⁹. Ils auraient logé à cette occasion dans l'ancienne auberge des Trois Couronnes⁶⁰. Le tsarévitch et sa femme prennent ensuite le chemin de Berne, où un bal doit être donné en leur honneur. Au cours de leur trajet, ils s'arrêtent à Avenches pour visiter les ruines romaines⁶¹. Très intéressé par le site antique, le futur tsar russe passe plusieurs heures à l'ombre des vestiges de l'ancienne capitale de l'Helvétie romaine et fait patienter jusqu'à la tombée de la nuit la délégation officielle bernoise et fribourgeoise qui l'attend en grande pompe à Morat⁶². Le couple visite ensuite l'Oberland bernois, puis se rend à Zurich avant de gagner Stuttgart⁶³. En 1789, Karamzine sera lui aussi enthousiasmé par les ruines d'Avenches. Cette visite l'invite à des réflexions sur la vulnérabilité des hommes et des empires au regard de l'inexorable passage du temps: «Où était passée la magnificence d'une ville qui fut en son temps la première d'Helvétie? Où étaient ses habitants? Royaumes, villes et peuples sont appelés à disparaître – comme nous disparaîtrons aussi, mes chers amis!... Où seront nos tombeaux? – La nuit vint, la lune se leva et illumina la tombe de ceux dont elle éclairait autrefois les réjouissances.»⁶⁴

Dernier proche de Catherine II à résider à Lausanne, le prince Alexis Grigorievitch Bobrinsky reste le personnage sur lequel nous sommes le moins bien renseignés à propos de son séjour lémanique. Enfant naturel des amours illégitimes entre Catherine II et le prince Grégoire (Grigori) Orlov, il naît dans le plus grand secret, en 1762, à Saint-Pétersbourg⁶⁵.

⁵⁸ P. MORREN, *La vie lausannoise au XVIII^e siècle*, op. cit., p. 335.

⁵⁹ T. ROBBIANI, O. KIRIKOWA. «Un ouvrage rare et précieux. Le monument Orlov», art. cit., p. 114.

⁶⁰ H. RIGGENBACH, «Die Reise des Comte du Nord von 1782 aufgrund neuer Archivfunde», art. cit., p. 59.

⁶¹ *Ibid.*, p. 52.

⁶² Le couple et sa suite visitent à cette occasion l'ossuaire de la bataille de Morat, remportée par les Suisses sur Charles le Téméraire en 1476. Karamzine décrira ce bâtiment en 1789. Max DE DIESBACH, «Le voyage en Suisse du Comte du Nord (Paul Petrovitch, tsarewitsch)», *Nouvelles Etrennes fribourgeoises*, 24, 1890, pp. 81-85.

⁶³ E. MOTTINI, «Schweizerisch-russische Beziehungen vor 1815», art. cit., p. 134.

⁶⁴ N. KARAMZINE, lettre 72.

⁶⁵ Afin de dissimuler son accouchement à son mari, le tsar Pierre III, Catherine demanda à l'un de ses valets de chambre qu'il mît le feu à sa maison, située sur l'autre rive de la

Dissimulé à la campagne par sa mère, qui hésite durant quelque temps à le supprimer, l'enfant grandit en compagnie d'un gouverneur. Après la mort de Pierre III, le bâtard est gratifié par sa mère de 100 000 roubles et du village de Bobrinsky dans le gouvernement de Toula. Il est probable que le petit Alexis séjourne à Lausanne et à Leipzig durant son enfance 66. Entré au corps des Cadets en 1774, il y achève ses études en 1782. Dès 1783, le jeune homme, accompagné de son précepteur, fréquente les capitales européennes, et nous le retrouvons en Suisse en 1784. Son biographe nous informe que, dès son arrivée à Genève, Alexis veut revoir Lausanne, qu'il aurait habité, durant son enfance 67. Ce vœu est bientôt exaucé, et nous le retrouvons à l'automne 1784 dans la cité vaudoise. Edward Gibbon, qui s'attèle alors à la rédaction de son *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*, mentionne, dans une lettre adressée à Lady Sheffield, qu'il voit se succéder à Lausanne de nombreuses altesses et «une dizaine de comtes, barons et de personnages singuliers, parmi lesquels le fils naturel de l'impératrice de Russie 68.»

Malgré l'injonction de sa mère l'invitant à rejoindre au plus vite Saint-Pétersbourg, le jeune homme s'installe à Paris, où il se couvre de dettes, ceci malgré une confortable rente. Il ne revient en Russie qu'en 1788 et est exilé à Tallinn. A la suite de la mort de la Grande Catherine, son demi-frère, le tsar Paul I^{er}, le nomme pour un temps général et le reconnaît en public comme son frère 69. Toutefois, Bobrinsky préfère s'éloigner des sphères du pouvoir et s'installe dans son domaine campagnard. Celui qui fut le fils illégitime de la plus grande Impératrice de Russie meurt dans l'indifférence en 1813.

Les proches de Catherine II ne furent pas les seuls à s'arrêter à Lausanne, et des sujets bien plus modestes de la tsarine se sont également

grande Neva. Le tsar étant friand de ce genre de spectacle, la future impératrice put accoucher normalement au palais d'Hiver. Sur Bobrinsky, voir : Georges OUDARD, «Le fils de Catherine II et d'Orlov», *Revue de Paris*, 6, 1969, pp. 64-82. L'auteur ne mentionne malheureusement pas ses sources.

⁶⁶ Jean-Henri CASTERA, *Histoire de Catherine II : Impératrice de Russie*, Paris, F. Buisson, 1809, III, p. 104.

⁶⁷ G. OUDARD, «Le fils de Catherine II et d'Orlov», *art. cit.*, p. 71.

⁶⁸ «A dozen Counts, Barons, and extraordinary persons among whom was a natural son of the Emperess of Russia », lettre de Gibbon à Lady Sheffield du 22 octobre 1784. Edward GIBBON, *The Letters of Edward Gibbon*, sous la dir. de J. E. NORTON, Londres, Cassell, 1956, III, p. 9.

⁶⁹ G. OUDARD, «Le fils de Catherine II et d'Orlov», *art. cit.*, p. 79.

installés en Pays de Vaud durant la même période. Bien que leur trace se soit le plus souvent perdue dans les méandres de l'histoire, nous retrouvons, aux Archives cantonales vaudoises, la mention du «prosélyte ⁷⁰ rus-sin » Jean (Ivan) Doudine, qui est reçu en 1767, à l'âge de 31 ans, bourgeois de la petite commune de Chardonney-sur-Morges en échange de la somme de cinquante écus bernois ⁷¹. Fils d'un certain Macaire et originaire «du bourg de Majan dans la province de Pereslaw-Reeinski» ⁷², il abjure l'orthodoxie devant le consistoire de Morges le 22 décembre 1766 ⁷³. Si les raisons de son installation en Pays de Vaud et sa profession en Russie nous sont inconnues, tout comme son statut social, Doudine bénéficie néanmoins lors de sa naturalisation d'attestations «de M. Le Roy Professeur en histoire à Saint-Pétersbourg et du noble et généreux seigneur de Pampigny» ^{74 75}. Nous retrouvons Doudine comme domestique au service de M. de Cheseaux ⁷⁶ en 1770, et il est probablement installé à Lausanne. Il se marie avec Jeanne-Françoise Pollien à Lausanne en 1774 ⁷⁷. Sa femme décède une année plus tard, peu après la naissance d'un enfant mort-né ⁷⁸. Doudine s'engage alors dans la compagnie du capitaine Rochemondet du régiment bernois de Tscharner, au service du Piémont-Sardaigne. Devenu mercenaire, notre Vaudois originaire des plaines de la Moscovie meurt en Piémont à une date indéterminée ⁷⁹.

⁷⁰ Un prosélyte était un converti à la foi protestante.

⁷¹ ACV, BR 104/1, Actes de bourgeoisie de Chardonney-sur-Morges. Sur les bourgeoisies accordées par cette commune, voir Pierre-Yves FAVEZ, «Des Alémaniques welsches? ... ou quand des germanophones du canton de Berne étaient en quête de bourgeoisies vaudoises au XVIII^e siècle... et leurs conséquences généalogiques», *Généalogie suisse*, 32, 2006, pp. 85-112.

⁷² Probablement Pereslavl-Zalesski, localité située à 130 kilomètres au nord de Moscou.

⁷³ ACV, BR 104/2, actes d'origine: Chardonney-sur-Morges.

⁷⁴ La famille de Mestral possédait cette terre.

⁷⁵ ACV, BR 104/2, actes d'origine: Chardonney sur Morges.

⁷⁶ Il s'agit de Charles-Louis de Loys (1730-1789). ACV, EB 25/8-13, registre des baptêmes. Paroisse de Cheseaux avec Sullens.

⁷⁷ ACV, EB 71/12-15, registre des mariages : paroisse réformée de Lausanne.

⁷⁸ ACV, EB 71/46, registre des décès : paroisse réformée de Lausanne de Lausanne.

⁷⁹ ACV, BR 104/1, actes de bourgeoisie de Chardonney-sur-Morges.

Grégoire de Razoumowsky: un savant russe pionnier des sciences vaudoises

En 1782, un studieux étudiant russe, qui achevait un long périple l'ayant conduit du nord de l'Europe au Pays de Vaud, s'émerveille du panorama qu'offrent les hauts de Lausanne. Il relate ce paysage dans son journal: «Une partie des Alpes présentent leurs cimes toujours couvertes de neiges, et le lac qu'elles bordent, se découvrant peu à peu, s'offre à la vue par échappées: spectacle superbe, surtout aux yeux de celui qui en jouit pour la première fois: j'eus ce bonheur le 16 de septembre, jour de mon arrivée à Lausanne.»⁸⁰ Le jeune homme qui se présentait face aux montagnes de Savoie savait-il alors qu'il s'installerait en notre contrée pour plus de deux lustres et deviendrait l'un de ses premiers naturalistes et géologues à dresser un inventaire des règnes animal, végétal et minéral du Pays de Vaud? Ce futur savant se nommait Grégoire Kyrillovitch Razoumowsky (1759-1837)⁸¹. Issu d'une famille ukrainienne qui avait su gagner les faveurs des tsarines Elisabeth et Catherine, Grégoire voit le jour à Saint-Pétersbourg en 1759. Il est le fils de Cyrille Razoumowsky (1728-1803), dernier hetman des cosaques d'Ukraine et président de l'Académie impériale des sciences et des lettres, et le neveu d'Alexis Razoumowsky (1709-1771), favori puis époux morganatique de la tsarine Elisabeth I^{ère} (1709-1761). Dès son jeune âge, Razoumowsky témoigne de bonnes prédispositions à l'étude et, plus tard, une prédilection pour les sciences naturelles. Après avoir séjourné durant l'hiver 1772-73 à Lausanne⁸², le jeune Russe séjourne en 1779 à Stockholm, puis comme étudiant à Leyde. Certainement autant passionné par les sciences que décidé à se tenir écarté des intrigues de cour, Razoumowsky devient l'élève du célèbre professeur

⁸⁰ Grégoire DE RAZOUMOWSKY, *Voyage minéralogique et physique de Bruxelles à Lausanne par une partie du pays de Luxembourg, de la Lorraine, de la Champagne & de la Franche-Comté fait en 1782 par le comte Grégoire de R...*, Lausanne, Mourer, 1783, pp. 117-118.

⁸¹ Sur l'histoire de cette famille, voir Maria RAZUMOVSKY, *Les Razoumovsky: 1730-1815 : la saga d'une famille dans la Russie des tsars*, trad. de l'allemand par Odile DEMANGE, Montricher, Ed. Noir sur Blanc, 1999, 438 pp. Sur Razoumowsky, voir notamment : S. BONNET, « L'ermite de Vernand-de-Saussure : le comte Grégoire Razoumovsky », *Revue historique vaudoise*, 13, 1905, cahier 9, pp. 263-269, et cahier 10, pp. 289-295.

⁸² M. RAZUMOVSKY, *Les Razoumovsky: 1730-1815: la saga d'une famille dans la Russie des tsars*, op. cit., p. 135.

lausannois Jean-Nicolas Allamand (1713-1787), qui enseigne principalement les sciences naturelles à la prestigieuse université batave depuis 1749. L'étudiant s'intéresse surtout à la minéralogie et à la géologie. Désireux de parfaire son éducation, le jeune savant s'installe à Lausanne en 1782. Nous découvrons dès 1783 les premiers fruits de son érudition dans son *Voyage minéralogique de Bruxelles à Lausanne*, ouvrage qu'il dédie à son ancien professeur vaudois de Leyde⁸³. Bénéficiant d'une confortable rente paternelle et demeurant au château de Vernand⁸⁴, à quelques kilomètres au nord de Lausanne, Razoumowsky fait preuve d'une activité débordante. Nous le retrouvons aussi comme membre cofondateur de la Société des sciences physiques de Lausanne en 1783, cercle qui ne tarde pas à réunir nombre de savants et d'érudits locaux⁸⁵. Vouée à «vérifier les découvertes faites dans les parties des sciences naturelles de sa compétence, d'en faire de nouvelles et de recueillir autant de faits qu'elle pourra, sans s'occuper de spéculations hypothétiques ou purement imaginaires», la société est organisée sur le modèle des grandes académies. Elle a ses règlements, ses membres bienfaiteurs, dont le principal est Razoumowsky, et ses membres honoraires, parmi lesquels figurent Buffon, Bonnet, Gessner ou de Saussure. La société savante publie aussi des *Mémoires* à un rythme soutenu, du moins à ses débuts⁸⁶.

L'apport principal de Razoumowsky à la science vaudoise sont ses travaux sur la géologie alpine⁸⁷ et son *Histoire naturelle du Jorat*, publiée en

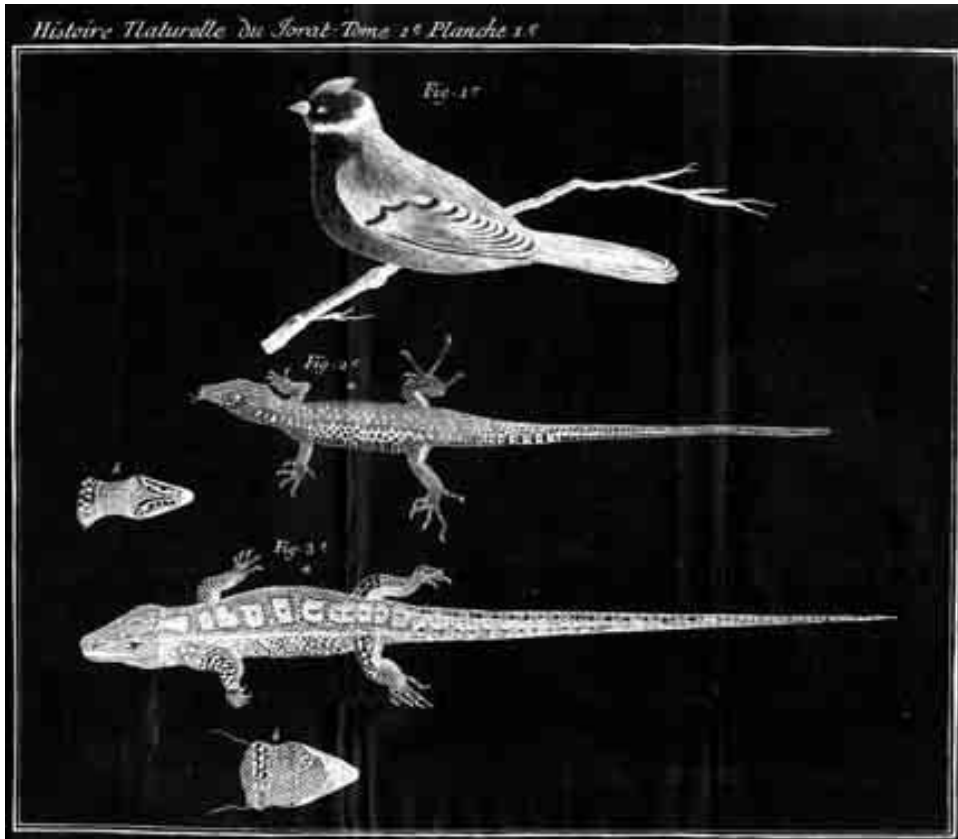
⁸³ S. BONNET, «L'ermite de Vernand-de Saussure: le comte Grégoire Razoumovski», *art. cit.*, p. 268.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 292. Sur la demeure de Razoumowsky, voir Marcel GRANDJEAN, *Lausanne : villages, hameaux et maisons de l'ancienne campagne lausannoise*, Les Monuments d'art et d'histoire du Canton de Vaud, t. IV, collection Les monuments d'art et d'histoire de la Suisse 71, Bâle, Birkhäuser, 1981, pp. 289-290.

⁸⁵ Sur la Société des sciences physiques de Lausanne, voir J.-D. CANDAU, «Lausanne, ville des Lumières. Quelques pistes de recherche », *art. cit.*, pp. 317-318. Paul-Emile PILET, *Naturalistes et biologistes à Lausanne: recherches, enseignements et sociétés savantes en pays vaudois de 1537 à nos jours*, Lausanne, Payot, 1991, pp. 46-48. J.-D. CANDAU, « Les Sociétés de pensée du Pays de Vaud (1760-1790) », *Annales Benjamin Constant*, 14, 1993, pp. 70-71.

⁸⁶ J.-D. CANDAU, « Lausanne, ville des Lumières. Quelques pistes de recherche », *art. cit.*, p. 317.

⁸⁷ G. DE RAZOUMOWSKY, « Voyage aux environs de Vevey et une partie de Bas-Vallais », *Mémoires de la Société des sciences physiques de Lausanne*, Lausanne, 1784, pp. 76-84.



Une planche de l'*Histoire naturelle du Jorat* de Razoumowsky. © Archives de la Ville de Lausanne.

deux volumes en 1789⁸⁸. Dans cet essai, Razoumowsky ne se contente pas de donner une description géologique, et son premier volume dresse pour la première fois un portrait général des règnes végétal et animal du territoire vaudois. Il s'intéresse par ailleurs aux activités humaines comme le commerce ou l'agriculture. En préface à son ouvrage, Razoumowsky doit constater que, malgré la beauté des lieux et les nombreux voyageurs et naturalistes qui l'ont traversé, le Pays de Vaud reste une *terra incognita* au regard de la science. Le jeune savant russe prend l'initiative de donner une

⁸⁸ G. DE RAZOUMOWSKY, *Histoire naturelle du Jorat et de ses environs; et celle de trois lacs: de Neuchâtel, Morat et Bienné; précédées d'un essai sur le climat, les productions, le commerce, les animaux de la partie du Pays de Vaud ou de la Suisse romande, qui entre dans le plan de cet ouvrage*, Lausanne, J. Mourer, 1789, 2 vol.

première description de la variété de la nature vaudoise, qui «confine des monts couverts de verdure et de bois, à des rochers pelés et brûlants, à ces montagnes de neiges et de glaces qui réfléchissent les aquilons et le froid »⁸⁹. Brûlant la place à ses pairs vaudois, Razoumowsky a l'ambition d'examiner la nature de notre région en espérant que «les hommes instruits du Pays de Vaud voudront bien nous pardonner de leur avoir enlevé un soin que sans doute ils eussent déjà pris eux-mêmes si les sciences et les lettres étaient plus cultivées chez eux»⁹⁰.

Dans son introduction au « lecteur bénévole », Razoumowsky doit néanmoins concéder la difficulté de son entreprise scientifique en raison des «ressources qui m'étaient offertes pour mon travail, incomplètes en tout genre, elles n'ont pu sans doute donner lieu qu'à un ouvrage imparfait. Peu de bibliothèques et des bibliothèques peu nombreuses; un petit nombre de cabinets et de collections d'histoire naturelle peu fournies; les hommes les plus instruits sur les objets les plus importants à savoir occupés ailleurs ou dispersés par les circonstances; la plupart des livres que j'ai pu consulter, je les possède ou ai été obligé de me les procurer [...] Ainsi, privé de ces avantages inappréciables que l'on ne trouve que dans les grandes cités, les villes souveraines ou les vastes sanctuaires académiques, nous avons été obligé de nous traîner en tâtonnant par nous-même, et presque sans secours, sur ce sol encore mobile et changeant, sur ces édifices encore non consolidés qui, vu le nombre des bons esprits dont ce pays abonde, n'attendent à cet effet que la main du temps. »⁹¹ A défaut de l'existence d'une littérature scientifique, c'est par ses propres observations et des recherches auprès des paysans vaudois que Razoumowsky dresse son inventaire de la faune et de la flore locales. Ainsi, on apprend au détour d'une page que le loup habite les bois du Jura et ne descend en plaine que lors des hivers rigoureux. On en a vu dans les forêts de Vernand, d'Assens, de Cugy, de Froideville observe aussi que les sangliers sont surtout présents dans les bois de Vuarrens : « Mais il est à remarquer que là même on ne les voit et les chasse qu'en hiver ce qui doit faire croire qu'ils y viennent d'ailleurs.»⁹²

⁹². II

⁹³

⁸⁹ G. DE RAZOUMOWSKY, *Histoire naturelle du Jorat*, op. cit. I, p. 2.

⁹⁰ *Idem*.

⁹¹ *Ibid.*, I, pp. XI-XII.

⁹² *Ibid.*, I, pp. 23-24.

⁹³ *Ibid.*, I, p. 44.

On doit enfin à Razoumowsky la découverte et la classification du triton palmé (*Triturus helveticus*), qui porte encore de nos jours le nom du savant russe ⁹⁴.

Lors de son passage à Lausanne, Karamzine ne manque pas de mentionner ce célèbre compatriote qui, « par amour pour les sciences, [...] a renoncé au rang auquel sa haute naissance lui donnait droit et s'est exilé dans ce pays dont la nature est si magnifique et où ses inclinations trouvent le plus à se nourrir; il vit dans le calme, œuvre à l'augmentation des savoirs humains sur les règnes de la nature, et fait honneur à sa patrie » ⁹⁵.

Retiré dans son domaine de Vernand, le savant n'oublie pas pour autant sa vie d'homme et il désire épouser une Suissesse dont le nom nous reste inconnu. Ce projet irrite au plus haut point son père, qui le surnomme avec mépris « le philosophe amoureux », et Razoumowsky doit renoncer à ce projet ⁹⁶. Il défie toutefois la volonté paternelle en 1790 ou en 1791 et convole en justes noces avec une émigrée française installée à Lausanne. Il se marie selon les rites de l'église catholique, chose qui ne va pas sans courroucer encore plus son père. La conséquence de ce mariage se fait rapidement sentir, et la rente paternelle de 25 000 francs par an se tarit ⁹⁷. Cette période difficile correspond aussi à la disparition de la Société des sciences physiques de Lausanne, et il est probable que le revers de fortune et la nouvelle situation du naturaliste de Vernand ne sont pas étrangers à la fin des activités du cercle savant et de ses publications. Malheureux dans son mariage, le comte Grégoire quitte sa femme et la Suisse en 1793.

L'abandon de son épouse et son départ de Lausanne marquent une nouvelle étape dans sa vie. En conflit avec sa famille, il mène une existence errante de la Russie à l'Autriche. A Trieste, il se construit une villa magnifique et se remarie dans cette ville en 1806, bien qu'il n'y ait pas eu de séparation judiciaire entre lui et sa première épouse. Le fait qu'il ait

⁹⁴ M. RAZUMOVSKY, *Les Razoumovsky: 1730-1815: la saga d'une famille dans la Russie des tsars*, op. cit., p. 245.

⁹⁵ N. KARAMZINE, lettre 73.

⁹⁶ M. RAZUMOVSKY, *Les Razoumovsky: 1730-1815: la saga d'une famille dans la Russie des tsars*, op. cit., p. 245.

⁹⁷ S. BONNET, « L'ermite de Vernand-de Saussure: le comte Grégoire Razoumovski », art. cit., p. 292. Nous ignorons de quelle monnaie il s'agit ici.

contourné les lois civiles et de l'Eglise vaut au comte un procès interminable. Sa première femme, qu'il avait quittée à Lausanne, se rend à Saint-Pétersbourg pour y revendiquer ses droits et gagne son procès. Le second mariage est déclaré illégal; lui-même est condamné à une pénitence de sept ans. Grâce à ses relations dans les hauts cercles de la cour de Saint-Pétersbourg, Razoumovsky reçoit la permission de quitter la Russie et d'observer la pénitence prescrite en Autriche, sous la direction de l'aumônier attaché à l'ambassade de Russie à Vienne. Une fois installés dans un château morave, lui et ses enfants se font naturaliser Autrichiens et embrassent la religion protestante. Ce Russe, qui donna une impulsion importante à l'étude des sciences naturelles en Pays de Vaud, meurt dans sa propriété de Moravie en 1837.

EXTRAITS DE L'ŒUVRE DE GRÉGOIRE DE RAZOUMOWSKY

HOMMAGE DE GRÉGOIRE DE RAZOUMOWSKY AU PAYS DE VAUD

«Qu'il me soit permis de vous admirer encore, ô contrée charmante! Coteaux délicieux! Beau Lac, qui répands un charme indicible et sur ces coteaux riants et sur ces montagnes dont tu baignes le pied! Monts de Savoie et du Valais, dont les bases verdoyantes, contrastent d'une manière si pittoresque avec ces pointes déchirées, couvertes de neiges éternelles! Vallée majestueuse, dont les flancs escarpés ne semblent s'ouvrir qu'à regret pour laisser échapper le Rhône! Que je puisse du moins, avant de m'éloigner d'ici, avant de renoncer peut-être à jamais à ce spectacle enchanteur, me prosterner encore une fois, ô Nature! Devant tes sublimes beautés; m'abandonner aux faibles expressions des sentiments inexprimables qu'elles ne cessent de me faire éprouver, et que six ans entiers de jouissances et de contemplation n'ont pu épuiser! »

Histoire naturelle du Jorat et de ses environs, op. cit., I, p. XV.

DU CLIMAT VAUDOIS

« Quoique généralement parlant on puisse regarder le climat du Pays de Vaud comme un des plus doux de l'Europe et même un des plus sains de tous ceux situés sous le même parallèle, ce n'est cependant pas sans raison que l'on s'y plaint de ses variations, de ses intempéries et de leurs effets, et il est tout simple de croire, que les influences opposées de changements aussi subits, aussi peu gradués que ceux que l'on éprouve quelquefois, provenant d'expositions et de situations aussi variées, se mêlant, se confondant ensemble, produisent ces fièvres bilieuses, ces maladies inflammatoires, de la fréquence desquelles les Médecins les plus habiles conviennent eux-mêmes, sans parler des rhumes non moins fréquents et des accidents provenant de refroidissements et de ces passages inattendus du chaud au froid ou du froid au chaud selon la saison, que nous avons observés nous-même presque toutes les années depuis le temps que nous habitons ici.»

Histoire naturelle du Jorat et de ses environs, op. cit., I, p. 6.

DU VIN ET DU FROMAGE

«La vigne [...] forme une des principales occupations et un des principaux produits du peuple. L'on peut dire que le pays est couvert de vignobles presque partout où il n'est point boisé et où l'on a pu placer un plan de vigne, et depuis l'extrémité orientale du lac de Genève jusqu'à son extrémité occidentale, tous les coteaux riants compris entre Montreux, Vevey, Lausanne, et entre Morges et Nyon, en sont recouverts avec profusion, nous disons avec profusion, car les vignes occupent un terrain immense, elles s'étendent aux dépens des routes, des champs, des prés, et les habitants sensés eux-mêmes trouvent qu'il y en a trop; le Gouvernement même aurait voulu en reculer les limites en certains endroits, tels que la route de Lausanne à Vevey pour l'amélioration des chemins détestables et qui se gâtent de plus en plus et la commodité des charrois et des voyageurs, mais le vigneron obstiné n'entend point raison; diminuer le nombre de ses vignes, c'est diminuer la quantité de son vin, et lui ôter de son

vin, c'est porter atteinte à ce vice si cher et si commun à tous les pays de vignobles, l'ivrognerie, auquel les ivrognes tiennent presque autant qu'à la vie. Ainsi cette raison dont quelques hommes sont fiers, est d'un prix si vil à d'autres yeux, qu'on aime mieux la noyer et l'endormir, que la conserver et en jouir. [...]

Mais le commerce le plus considérable et le plus lucratif, est sans contredit celui des fromages qu'on porte chez l'étranger, qui en échange importe en ce pays les grains et autres denrées qui lui manquent. Une partie de ces fromages se fabrique dans le Jura, où les habitants du plat-pays envoient leurs vaches pendant la belle saison, à cause de la bonté des pâturages de ces montagnes, mais la majeure partie pourtant s'en fabrique dans les montagnes de Gruyères. »

Histoire naturelle du Jorat et de ses environs,
op. cit., I, pp.14-17.

Les Russes à l'Institut Pestalozzi d'Yverdon

98

Diffusée en Russie dès le début du XIX^e siècle, l'œuvre du pédagogue zurichois Johann Heinrich Pestalozzi (1746-1827) va attirer de nombreux voyageurs russes à Yverdon⁹⁹.

Installé dans le château de la bourgade du Nord vaudois, l'institut reçoit non seulement des élèves de tous les pays d'Europe – et même des Amériques – mais aussi des maîtres désireux de s'initier aux méthodes d'enseignement de Pestalozzi. Parmi les cent quarante-trois

⁹⁸ Sur la renommée internationale de l'Institut d'Yverdon, voir René BLIND, *Pestalozzi et l'Institut: le Babel yverdonnois*, Yverdon-les-Bains, Centre international de documentation et de recherche Pestalozzi, 33, 2009, 48 pp. ; et Jacqueline CORNAZ-BESSON, Françoise WARIDEL, *Les visiteurs célèbres au château d'Yverdon*. Yverdon-les-Bains, Centre international de documentation et de recherche Pestalozzi, 20, 1995, 31 pp.

⁹⁹ A propos d'Yverdon, remarquons que Karamzine avait visité la bibliothèque de la cité du Nord vaudois à l'hiver 1789-1790 et s'était intéressé aux antiques squelettes et monnaies romaines qui y étaient exposés. N. KARAMZINE, *Lettres d'un voyageur russe, (en France et en Suisse)*, Ed. présentée et révisée par Wladimir BERELOWITCH d'après la version de V. POROCHINE, Paris, Quai Voltaire, 1991, p. 85.

élèves inscrits en 1807, on dénombre deux Russes¹⁰⁰. Une autre source nous indique qu'à la même époque se trouvaient plusieurs élèves russes, dont l'un aurait proposé à un maître de l'institution yverdonnoise de l'accompagner en Russie contre 1 000 louis d'or¹⁰¹. Au printemps 1809, le conseiller d'Etat russe von Transehe séjourne à Yverdon, où ses deux fils sont placés¹⁰². La présence d'élèves russes à Yverdon, mais aussi à l'institut de Philippe de Fellenberg (1771-1844), situé à Hofwyl près de Berne, fut l'une des raisons de l'établissement d'une chapelle orthodoxe à la légation impériale de Berne en 1816¹⁰³. Il faut néanmoins remarquer que la majorité des jeunes sujets du tsar demeurant à Yverdon proviennent de la noblesse germano-balte protestante des provinces de Courlande et de Livonie¹⁰⁴.

Nous trouvons durant la même décennie de jeunes maîtres russes désireux de parfaire leur formation pédagogique par un séjour à l'Institut d'Yverdon. Plusieurs seront par la suite enseignants à l'institut du pasteur von Muralt à Saint-Pétersbourg, qui pratiquait les méthodes d'éducation définies par Pestalozzi¹⁰⁵.

D'autres Russes visitent également l'Institut Pestalozzi¹⁰⁶, comme la femme de lettres Juliane von Krüderer (1764-1824) en 1816¹⁰⁷, le futur penseur politique et décembriste Nikolai Ivanovitch Tourgueniev (1789-

¹⁰⁰ R. BLIND, *Pestalozzi et l'Institut: le Babel yverdonnois*, op. cit., p. 10.

¹⁰¹ Marcel MUELLER-WIELAND, Herbert SCHÖNEBAUM, *Pestalozzis Beziehungen zu Österreich und Russland*, Zurich, Morgarten, 1962, p. 125.

¹⁰² Jacqueline CORNAZ-BESSON, « La rencontre de Pestalozzi et d'Alexandre I^{er} à Bâle, en 1814 », *Bulletin du Centre de documentation et de recherche Pestalozzi*, 16, 1991, p. 9.

¹⁰³ Il s'agissait aussi de permettre à la grande-duchesse Anna Féoderovna (1781-1860), retirée dans la campagne bernoise, femme du grand-duc Constantin (frère d'Alexandre I^{er}), d'accomplir ses obligations religieuses. Lettre du secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères de Russie au chargé d'affaires de Russie auprès de la Confédération helvétique du 1^{er}/13 avril 1816, *Suisse-Russie 1813-1955. Contacts et ruptures. Documents tirés des archives du ministère des Affaires étrangères de Russie et des Archives fédérales suisses*, choisis, annotés et présentés par Antoine FLEURY et Danièle TOSATO-RIGO, Bern, Ed. Paul Haupt, 1994, pp. 26-27.

¹⁰⁴ M. MUELLER-WIELAND, H. SCHÖNEBAUM, *Pestalozzis Beziehungen zu Österreich und Russland*, op. cit., pp. 123-127.

¹⁰⁵ *Ibid.*, pp. 133-134.

¹⁰⁶ Voir aussi les communications de V. Smekalina et A. Andreev dans le présent volume.

¹⁰⁷ M. MUELLER-WIELAND, H. SCHÖNEBAUM, *Pestalozzis Beziehungen zu Österreich und Russland*, op. cit., p. 129.

1871) en 1811¹⁰⁸ ou le peintre livonien Gustav-Adolf Hippius (1788-1856) en 1818. Cet artiste, qui laissa un récit émouvant de sa rencontre avec Pestalozzi et un portrait devenu célèbre, deviendra professeur de dessin à Saint-Petersbourg¹⁰⁹.

L'événement le plus marquant des relations entre Pestalozzi et la Russie reste toutefois sa rencontre avec le tsar Alexandre I^{er} à Bâle, en janvier 1814. Le tsar connaissait déjà Pestalozzi grâce à son ancien précepteur, Frédéric-César de La Harpe, qui lui avait même conseillé à plusieurs reprises d'envoyer ses jeunes sujets se former dans ses instituts de Berthoud, puis d'Yverdon¹¹⁰. Alexandre avait même proposé en 1805 au grand pédagogue suisse de s'établir en Russie.

La rencontre de Pestalozzi et d'Alexandre I^{er}

Durant l'hiver 1813-1814, alors que l'empire napoléonien s'effondre et que les alliés progressent vers la France, la Suisse se transforme en un théâtre d'opérations militaires. Suite à l'entrée des armées autrichiennes en Suisse, il est décidé d'établir dans plusieurs endroits d'Yverdon des hôpitaux militaires d'une capacité totale de 400 lits. Peu disposée à accueillir cette soldatesque malade et porteuse du typhus, la municipalité d'Yverdon demande l'intercession du Canton pour éviter ce qu'elle considère comme un danger pour ses administrés. Le gouvernement vaudois se refuse toutefois à traiter cette situation. C'est alors qu'une délégation de notables yverdonnois se rend à Bâle pour plaider leur cause auprès du tsar Alexandre. Pestalozzi, dont l'institut doit être transformé en hôpital de campagne, se joint aux envoyés municipaux. Sur le chemin de Bâle, la délégation s'arrête à Berne pour quérir une lettre de recommandation auprès de la grande-duchesse Anna Féodorovna, belle-sœur de l'empereur Alexandre¹¹¹.

¹⁰⁸ Jewgeni NETSCHEPORUK, *Die russische Entdeckung der Schweiz : ein Land, in dem nur gute und ehrbare Leute leben*, Zurich, Limmat Verlag Genossenschaft, 1989, p. 28.

¹⁰⁹ J. CORNAZ-BESSON, F. WARIDEL, *Les visiteurs célèbres au château d'Yverdon*. Yverdon-les-Bains, *op. cit.*, pp. 25-26.

¹¹⁰ J. CORNAZ-BESSON, « La rencontre de Pestalozzi et d'Alexandre I^{er} à Bâle, en 1814 », *art. cit.*, p. 4.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 9.

Arrivée dans la cité rhénane le 14 janvier, la délégation est reçue en audience particulière par le tsar et sa suite. Pestalozzi s'entretient avec l'empereur russe, et une conversation courtoise s'établit entre les deux hommes. Le résultat ne se fait pas attendre : l'ordre d'installer un hôpital de campagne dans la cité du Nord vaudois est immédiatement révoqué ¹¹². On peut vraisemblablement penser que, sans la présence de Pestalozzi, Yverdon n'aurait pas été épargné par le péril sanitaire que constituaient les armées en campagne de ce temps. Le gouvernement vaudois sera du reste sensible à la démarche de Pestalozzi et lui exprimera sa reconnaissance quelques semaines plus tard ¹¹³. Heureux de cette rencontre, Alexandre élève en novembre 1814 le pédagogue zurichois au titre de chevalier de l'Ordre de Saint-Vladimir de troisième classe et lui fait transmettre une collection de minéraux de l'Oural, qui enrichiront les collections de l'institut ¹¹⁴.

En juin 1814, Pestalozzi est aussi honoré par la visite de Jean Capo d'Istria (1776-1831), alors ministre plénipotentiaire de l'empereur de Russie auprès de la Diète suisse. L'ambassadeur du tsar, revenu de Paris et sur le point de se rendre à Lausanne, visite l'institut puis s'entretient avec Pestalozzi, qui exprime à cette occasion sa vive reconnaissance au tsar ¹¹⁵.

¹¹² Un hôpital sera néanmoins établi au château de Grandson et plusieurs cas de typhus se déclarèrent dans la région. Roger DE GUIMPS, *Histoire de Pestalozzi, de sa pensée et de son œuvre*, Lausanne, Bridel, 1888, p. 383.

¹¹³ J. CORNAZ-BESSON, *art. cit.*, p. 11.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 11.

¹¹⁵ ACV, KV 1 *bis*, Rapports avec De Capo d'Istria, la Sainte-Alliance, conventions inter-cantoniales avec les Etats étrangers, lettre du lieutenant de Petit-Conseil pour les districts d'Orbe, Yverdon et Grandson au citoyen-président du Petit-Conseil du 18 juin 1814.



Rencontre entre Pestalozzi et Alexandre I^{er} en janvier 1814. DR.

JEAN CAPO D'ISTRIA (1776-1831):

PREMIER CITOYEN D'HONNEUR DU CANTON DE VAUD

Jean, comte de Capo d'Istria, est né à Corfou, alors que les îles ioniennes étaient gouvernées par la Sérénissime République de Venise. Après des études de médecine à Padoue, il pratique son art dans sa ville natale. En 1797, les îles ioniennes échoient à la France en raison de leur importance stratégique en Méditerranée. Trois ans plus tard, les mêmes îles sont conquises par une flotte russo-turque, qui chasse les Français de Corfou. La Russie crée alors un protectorat et institue la République des Sept Îles (Corfou, Paxos, Zante, Céphalonie, Ithaque, Leucade et Cythère).

C'est au cours de cette période que Capo d'Istria s'initie à la politique en secondant son père qui est membre du nouveau gouvernement. Le médecin est nommé à l'âge de 27 ans aux postes de ministre du Pouvoir exécutif et de secrétaire d'Etat. C'est lors de ce mandat que Capo d'Istria s'initie aux subtilités de la diplomatie face à des populations à la mentalité insulaire souvent prononcée. Ces discussions avec des communautés fières de leurs spécificités seront une expérience utile pour le futur ambassadeur du tsar lorsqu'il devra régler les contentieux entre les différents cantons suisses. Il est par ailleurs en contact régulier avec le ministère des Affaires étrangères russe. La courte existence de la République des Sept Iles s'achève en 1807, lors de la signature du traité de Tilsit, qui supprime d'un coup de paraphe la jeune république et rétablit la domination française. Capo d'Istria débute alors sa carrière dans la diplomatie russe.

A la fin de l'année 1813, alors que la France est aux abois, les Coalisés évoquent la question de la Suisse. Metternich préconise le passage des troupes alliées à travers le territoire helvétique, mais l'empereur Alexandre, qui avait promis à ses amis suisses de respecter la neutralité de la Confédération, peine à entrer dans les vues du ministre autrichien. Afin de sonder l'opinion helvétique sur cette question, Metternich et Alexandre désignent chacun un homme de confiance auprès des cantons suisses: le chevalier de Lebzelter pour l'Autrichien et Capo d'Istria pour le Russe. La situation de la Suisse est plus que délicate durant cette période car le pays est toujours régi par l'Acte de Médiation imposé par la France en 1803. Alors que la chute de Napoléon est imminente, les vieilles aristocraties se réveillent dans nombre de cantons, qui souhaitent l'intervention des alliés pour rétablir leurs droits et privilèges perdus en 1798. Le jeune Canton de Vaud traverse des heures particulièrement difficiles car l'ours de Berne ne cache pas son désir de remettre sous sa patte son ancien Pays de Vaud. Quant à la Diète helvétique, elle fait une déclaration de neutralité, reconnaissant son impuissance à faire respecter ses frontières en raison de la faiblesse du lien fédéral et des dissensions qui minent nombre de cantons. C'est dans cette situation complexe que Capo d'Istria arrive à Zurich en novembre 1813 avec la mission de tout mettre

en œuvre pour faire sortir la Suisse de l'orbite napoléonienne, de rétablir une concordance entre les Suisses divisés, de leur faire admettre une constitution équitable et de se prémunir de la volonté autrichienne d'un retour à l'ancienne Confédération. Lorsque le 29 décembre les Autrichiens franchissent la frontière suisse avec l'intention de rétablir sur leur passage l'ancien régime, plusieurs Vaudois, parmi lesquels Henri Monod, Frédéric-César de La Harpe et le général Jomini, se font les avocats des libertés vaudoises auprès du tsar Alexandre I^{er}. L'empereur de Russie assure que l'indépendance vaudoise sera respectée, comme celle des nouveaux cantons d'Argovie, de Thurgovie et de Saint-Gall, dont l'existence est aussi menacée.

Durant l'année 1814, Capo d'Istria œuvre au rapprochement entre les citoyens de l'ancienne et de la nouvelle Suisse. Hostile de longue date à Napoléon, il a pourtant le mérite de comprendre que la Révolution et l'Empire ne sont pas passés sur le pays sans le modifier profondément, et que le retour à l'ancien ordre des choses est impossible. Il réussit à faire accepter aux Suisses une constitution aussi équitable que possible.

Connaissant l'intérêt presque sentimental de son souverain pour le canton de Vaud, Capo d'Istria voue à celui-ci une attention toute particulière et tient même à venir s'enquérir sur place des vœux des Vaudois. Ainsi, lorsqu'il rentre de France en juin 1814 après avoir pris part aux négociations du premier traité de Paris, il est reçu en grande pompe par les autorités cantonales à Lausanne. Après avoir renouvelé aux Vaudois les assurances déjà données par le tsar, à savoir qu'ils ne retomberaient pas dans le giron de Berne, lui-même déclare à ses amis du Léman : «J'étais sujet de l'aristocratie de Venise, jugez comme j'aime les aristocrates.» Le plénipotentiaire russe se rend ensuite à Fribourg et à Berne, où il rappelle aux patriciens bernois que le canton de Vaud ne sera plus jamais leur bailliage. Au Congrès de Vienne, les Vaudois et les Genevois trouvent en Capo d'Istria un allié sûr et dévoué à leur cause.

En 1815, le canton de Genève lui offre le titre de «citoyen d'honneur», que le diplomate accepte sous réserve de l'assentiment de son souverain. Les Vaudois ne tardent pas à apprendre la chose et ne veulent pas être en reste. C'est chose faite le 25 mai 1816. Dans

son décret, le Grand Conseil vaudois motive sa décision de naturalisation par « les témoignages d'intérêt particulier que Son Excellence le Comte Capo d'Istria, Conseiller d'Etat de Sa Majesté l'Empereur de Russie, a donnés au canton de Vaud dans les circonstances critiques où s'est trouvée notre patrie, et la haute protection dont il a été l'organe de la part de cet illustre monarque envers ce canton, désirant lui exprimer, d'une manière substantielle et durable, les sentiments de gratitude du Peuple Vaudois». Ainsi, ce Grec au service du tsar de Russie est non seulement élevé au titre de citoyen d'honneur du Canton de Vaud, mais aussi de bourgeois d'honneur de la ville de Lausanne dix jours plus tard. Capo d'Istria quitte le service du tsar en 1822 pour rejoindre sa terre natale lors de la guerre de libération contre l'empire ottoman. Il est nommé premier gouverneur de l'Etat grec indépendant en 1827, et lance un programme de modernisation du nouvel Etat et met un terme à la guerre civile. Victime de violentes haines partisans, il est assassiné à Nauplie en 1831. Ainsi devait s'achever la vie d'un des diplomates les plus originaux de l'ère napoléonienne et grand serviteur du tsar, mais aussi des libertés vaudoises. Près de deux siècles après qu'il eût été élevé à la citoyenneté vaudoise d'honneur ainsi qu'à la bourgeoisie de Lausanne, un hommage a été rendu en 2009 à Capo d'Istria par l'inauguration d'une statue due à l'artiste russe Vladimir Surovtsev, représentant le diplomate russe en buste dans un parc d'Ouchy. Cette cérémonie est tenue en présence du chef du Département suisse des affaires étrangères et du ministre des Affaires étrangères de la Fédération de Russie.

Source: Jean HUGLI, «Capo d'Istria: premier citoyen d'honneur du canton de Vaud et bourgeois d'honneur de Lausanne», *Revue historique vaudoise*, 64, 2, 1956, pp. 65-84.

Catherine et Gabriel de Rumine

Quel Lausannois ou Vaudois n'a pas prononcé un jour le nom de cette illustre famille russe ? Ce patronyme slave a été donné non seulement à l'une des grandes artères de Lausanne, mais aussi à un bâtiment

monumental sur la place de la Riponne, qui abrite de nos jours plusieurs musées ainsi que la Bibliothèque cantonale et qui fut par le passé le siège de l'Université.

En règle générale, on ne retient néanmoins de ce nom que le généreux legs effectué par Gabriel de Rumine à la ville de Lausanne suite à sa mort prématurée. L'histoire, les origines et les raisons de l'établissement à Lausanne de cette noble famille russe restent pour beaucoup encore mal connues.

Gabriel de Rumine (forme francisée et abrégée du nom russe Bestoujev-Rioumine) appartient à une vieille famille russe remontant au XIV^e siècle et dont de nombreux représentants se sont distingués au travers des siècles. Il est le fils du prince Basile-Wilhelm, né en 1802, conseiller du tsar, propriétaire de vastes terres dans la région de Ninji-Novgorod et de Catherine Schakhovskoy, née en 1818, pupille de la grande-duchesse Hélène. Ses parents se rencontrent à Paris, puis se marient à Moscou en



Gabriel de Rumine,
vers 1860. © Musée
historique de Lausanne.

1837¹¹⁶. En guise de protestation contre le régime autoritaire du tsar Nicolas I^{er}, son père quitte la Russie avec son épouse, après avoir affranchi ses serfs et non sans emporter une partie de leur fortune. La santé de M. Rioumine étant gravement compromise, le couple séjourne dans diverses villes, à Dresde en particulier, et s'installe à Lausanne en 1840, dont l'agréable climat lui avait été recommandé par la Faculté¹¹⁷. C'est ainsi que naît en 1841 Gabriel de Rumine. Après avoir résidé dans plusieurs bonnes maisons lausannoises, la famille se fait construire sur un terrain alors couvert de champs et vignes une cossue demeure, qui prend le nom de villa Eglantine¹¹⁸. Malgré une grande aisance matérielle, l'enfance de Gabriel n'est pas exempte de malheurs: son père, alité depuis plusieurs années, meurt en 1848, puis son frère cadet, alors âgé de 10 ans, en 1853. Il débute son collège à l'école privée Galliard, puis continue sa formation en compagnie du précepteur vaudois Charles-Théophile Gaudin en 1856. Cet érudit l'initie à la géologie et aux sciences naturelles, la mère de Gabriel n'hésitant pas à financer des fouilles et des explorations souterraines pour l'émulation intellectuelle de son fils. L'origine du Musée industriel, dont nous reparlerons, se trouve aussi dans les intentions éducatives du jeune prince¹¹⁹.

Madame de Rumine se distingue aussi par son activité de mécène et son engagement dans plusieurs œuvres ayant un caractère philanthropique. La villa Eglantine réunit par ailleurs une société où l'on aime à cultiver l'esprit et les arts. En 1859, Gabriel entre à l'Académie en sciences et lettres, afin de poursuivre la formation savante initiée par son précepteur. Il porte la casquette de la société d'étudiants de Zofingue, à laquelle sa mère offre un piano et un drapeau¹²⁰. Après avoir achevé le cycle de ses études en sciences et lettres, le jeune prince entre à l'Ecole spéciale de Lausanne en 1861¹²¹. Il reçoit en 1864 son diplôme d'ingénieur-constructeur. Très versé dans les œuvres philanthropiques, il fonde avec sa mère le Musée industriel à Lausanne, dont le but était de montrer la richesse du savoir-

¹¹⁶ Louis POLLA, *De Saint Etienne au général Guisan: Louis Polla raconte la vie de cent personnages qui ont donné leur nom aux rues de Lausanne*, Lausanne, Ed. 24 Heures, 1981, p. 138.

¹¹⁷ *Gazette de Lausanne* du 6 novembre 1906.

¹¹⁸ Cette demeure n'existe plus. Elle se trouvait à l'emplacement actuel du numéro 7 du chemin de Messidor. Une avenue à proximité rappelle son nom.

¹¹⁹ Marc CHRISTIN, *Lausanne, les parrains de ses rues, ce qu'ils furent et ce qu'ils ont fait*, Renens, Fleurs de Lys, 1910, p. 331.

¹²⁰ *Ibid.*

¹²¹ Il s'agit de l'ancêtre de l'EPFL. L'Ecole spéciale a été fondée en 1853.

faire humain et d'exposer les processus de fabrication des objets. La fondation de ce musée vaut aux de Rumine mère et fils la bourgeoisie de la ville de Lausanne en 1862¹²². Infatigables mécènes, ils offrent notamment à l'Etat de Vaud une collection d'insectes de Palerme (1858), une copie de la Vénus de Thornwalden (1864), un don substantiel pour un vitrail à la cathédrale (1868), donnent 1 000 francs pour le pénitencier de Lausanne ou encore un modèle de charpente pour l'Ecole spéciale¹²³.

Lorsque sa mère meurt en 1867, Gabriel est plongé dans une profonde douleur qu'il tente d'oublier par de fréquents voyages. Il s'établit à Paris, où il se fait construire un hôtel particulier près du parc Monceau. La guerre franco-prussienne et la Commune le ramènent en Suisse en 1870.

Attiré par l'Orient, mais aussi par l'Europe de l'Est, il entreprend en 1871 un périple qui doit le mener de Lausanne à Constantinople en passant par Vienne, Budapest, Belgrade et Bucarest. Terrassé par une fièvre typhoïde à Bucarest, il meurt dans la capitale roumaine le 18 juin 1871. Son corps est ramené à Lausanne et inhumé en septembre 1871. Il avait rédigé peu avant son départ un testament par lequel il faisait un legs très important à la commune de Lausanne. Par son testament, Gabriel de Rumine cède la somme d'un million et demi de francs à la ville ; cette somme doit être doublée par capitalisation et employée à la construction d'un édifice jugé d'utilité publique. Il lègue encore 100 000 francs à l'Ecole de théologie libre, 120 000 à la Société vaudoise des sciences naturelles, 5 000 francs au Club alpin, 20 000 francs à diverses institutions et fait des legs importants à des particuliers. On décide en 1886 de construire avec cette somme un bâtiment d'instruction supérieure, qui sera le palais sur la place de la Riponne. Les travaux débutent en 1898, et l'inauguration du nouveau bâtiment de l'Université de Lausanne a lieu en grande pompe en 1906¹²⁴.

Avec sa mort, la lignée des de Rumine «vaudois» s'éteint aussi, et le partage de l'héritage sera l'objet de nombreuses disputes entre la Suisse et la Russie¹²⁵. Cette querelle occupera aussi durant plusieurs années une myriade de diplomates et de juristes, les cousins russes de Gabriel réclamant une partie de l'héritage¹²⁶. L'affaire ne fut réglée qu'en 1874. Une

¹²² AVL, D 441 ter, Registre des lettres de bourgeoisie.

¹²³ ACV, PP 168 Chronique de l'Eglantine, correspondance.

¹²⁴ L. POLLA, *De Saint Etienne au général Guisan, op. cit.*, p. 40.

¹²⁵ *Suisse-Russie 1813-1955. Contacts et ruptures, op. cit.*, pp. 178-182.

¹²⁶ Louis RAMBERT, *Mémoire au Conseil fédéral suisse pour Madame de Morose... et pour Madame Terrous... l'une et l'autre tantes de feu Gabriel de Rumine... et héritières de sa succession*, Lausanne, G. Bridel, 1872, 24 pp.

rumeur circulait parmi la communauté estudiantine russe de Lausanne, qui prétendait que la moitié de l'héritage de Gabriel de Rumine devait servir à créer une institution d'aide aux étudiants russes désargentés ¹²⁷.

Remarquons encore qu'à la fin du XIX^e siècle les Schoulepnikoff, des cousins des de Rumine, prennent souche en terre vaudoise avec le professeur à l'Ecole d'ingénieurs Nicolas de Schoulepnikoff (1856-1934) ¹²⁸.

**UNE MONTRE POUR RAPPELER LES GRANDES HEURES
DES AMITIÉS RUSSO -VAUDOISES**

Fabriquée en 1866 ou 1867 par César Vacheron à Genève, cette montre porte sur son couvercle le monogramme de Gabriel de Rumine. Elle est accompagnée d'un sceau à cacheter à deux faces attaché à une chaîne en vermeil. Celui-ci permet d'apposer le monogramme de Gabriel ou les armoiries de Rumine. Gabriel de Rumine en devient propriétaire en 1868, soit trois ans avant son décès. En 1871, alors âgé de 30 ans, il se rend à Bucarest. Atteint de fièvre typhoïde, il remet le bel objet au banquier François Clavel, père de son ami Auguste. Une descendante de cette famille a proposé en 2010 au Musée historique de Lausanne d'acheter cet objet prestigieux et c'est grâce au Consul honoraire de la Fédération de Russie, M. Frederik Paulsen, que cette pièce exceptionnelle a pu entrer dans les collections du musée lausannois. Remarquons que le Musée historique de Lausanne possède d'autres objets ayant appartenu à la famille de Rumine, à l'exemple de services armoriés, une longue vue, et plusieurs médaillons et d'autres effets personnels.

Bien plus que sa valeur commerciale ou artistique, cette montre nous rappelle les liens étroits que cette famille russe noua avec sa ville et son Canton d'adoption.

Source : Catherine KULLING, Laurent GOLAY,
«La montre de Gabriel de Rumine»,
Mémoire vive, 19, 2010, p. 73.

¹²⁷ M. CHRISTIN, *Lausanne, les parrains de ses rues, ce qu'ils furent et ce qu'ils ont fait*, op. cit. p. 332.

¹²⁸ ACV, Dossier ATS Nicolas Schoulepnikoff (1856-1934).

Les Herzen, une dynastie russe dans le canton de Vaud

Banni de Russie en 1847, le révolutionnaire Alexandre Ivanovitch Herzen (1812-1870) connaît une longue errance à travers les capitales d'Europe. Celui qui est connu comme le père du socialisme russe s'établit à Genève en 1849 et obtient la nationalité suisse en 1851. Il quitte toutefois la Suisse peu après sa naturalisation et demeure en compagnie de ses enfants à Londres ¹²⁹.

Ce n'est qu'en 1865 que l'aristocrate aux aspirations révolutionnaires revient en Suisse. Son journal, *La Cloche*, fondé en 1857, est imprimé à Genève de 1865 à sa disparition en 1867. Appréciant les séjours à Nyon lors de ses passages sur les bords lémaniques, Herzen s'installe à l'été 1868 au château de Prangins en compagnie de plusieurs de ses enfants. Il signe même plusieurs articles dans la presse russe sous le pseudonyme de I. Nyonsky ¹³⁰.

Parmi la nombreuse progéniture du révolutionnaire russe se trouve Alexandre Charles Herzen ¹³¹, qui donnera naissance à la lignée vaudoise des Herzen. Alexandre Herzen est né dans la propriété paternelle de Wladimir en 1839. A l'âge de huit ans, il quitte la Russie pour suivre son père dans son exil en Italie, en France, en Angleterre et en Suisse. Accompagnant son père dans ses multiples déplacements, l'enfant reçoit une éducation cosmopolite et s'initie très tôt aux langues étrangères. Il étudie la médecine à Londres, puis à Berne, et obtient en 1864 son doctorat. Au cours de l'été 1861, il participe à une expédition polaire dirigée par le naturaliste Carl Vogt ¹³². Financé par un mécène allemand, ce

¹²⁹ Sur Herzen et la Suisse, voir notamment: Fasil ISKANDER *et alii*, *Alexandre Herzen (1812-1870) : Russe de cœur, Européen d'esprit, Suisse d'adoption : l'errance d'un témoin prophétique*, Fribourg, Pro Fribourg, 1996, 120 pp.

¹³⁰ M. CHICHKINE, *La Suisse russe, op. cit.*, p. 490.

¹³¹ Sur Alexandre Herzen fils, voir: Olivier ROBERT, Francesco PANESE, *Dictionnaire des professeurs de l'Université de Lausanne dès 1890*, Lausanne, Université de Lausanne, 2000, p. 600, Auguste ROUD «Le professeur Alexandre Herzen 1839-1906», *Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles*, 89, 1906, pp. LI-LXVI ; Constant PICOT, «Le Prof. Herzen: nécrologie», *Revue médicale de la Suisse romande*, Lausanne, 26, 1906, pp. 507-512.

¹³² Carl Vogt (1817-1895). Naturaliste et médecin allemand naturalisé suisse. Proche de Proudhon et Marx pour un temps, ce socialiste fuit l'Allemagne après l'échec de la révolution de 1848. Il se réfugie à Genève et obtient la nationalité suisse. Nommé professeur à l'Université de Genève, il fut un naturaliste anthropologue de premier plan et l'un des initiateurs du renouveau de la haute école genevoise. Il fut par ailleurs l'élève du naturaliste vaudois Louis Agassiz. Il a longtemps entretenu des rapports amicaux avec Alexandre Herzen père.

voyage dans le Grand Nord vise principalement à explorer l'île de Jan Mayen, territoire situé à mi-chemin entre l'Islande et l'archipel du Spitzberg ¹³³. Le jeune Herzen est le médecin du groupe de savants ; c'est du reste la seule fois qu'il pratiquera la médecine ¹³⁴. Après avoir longé les côtes septentrionales de la Norvège, l'équipe de scientifiques explore durant plusieurs semaines l'île de Jan Mayen. Au retour, l'expédition s'arrête en Islande, aux îles Féroé et aux Shetland avant de regagner Hambourg. Vogt tirera de cette expédition un long et captivant récit, où le jeune médecin apparaît à plusieurs reprises ¹³⁵.

S'intéressant particulièrement à la physiologie, Herzen débute sa carrière académique à Florence, où il devient professeur en 1877. Durant son séjour en Italie, cet esprit brillant publie de nombreuses recherches sur la physiologie de la digestion. On lui doit aussi le premier ouvrage de vulgarisation des théories de Darwin, *Parenté de l'homme et du singe*, qui répandit en Italie les idées du savant anglais. Dans son étude, *Physiologie de la volonté*, publiée en 1874, Herzen «expose d'une façon remarquablement claire les fonctions des centres nerveux, les diverses formes de l'action réflexe ; il établit sur de solides bases scientifiques que les actions humaines sont régies par des lois constantes et immuables et y explique l'illusion du libre arbitre», nous dit son nécrologue ¹³⁶.

En 1881, le Conseil d'Etat vaudois propose à ce professeur à la réputation déjà bien établie d'enseigner la physiologie à l'Ecole des sciences médicales propédeutiques. Herzen accepte et rentre ainsi définitivement en Suisse. Il crée notamment le laboratoire de physiologie en 1882 et compte César Roux et d'autres parmi les principaux organisateurs de la Faculté de médecine, lors de la transformation de l'Académie de Lausanne en Université ¹³⁷. Herzen est nommé à la chaire de physiologie en 1895. Avec d'autres professeurs de sa génération, il contribue à donner à la toute jeune Faculté de médecine de Lausanne ses lettres de

¹³³ *Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles*, 46, 1862, pp. 46-49.

¹³⁴ A. ROUD «Le professeur Alexandre Herzen 1839-1906», *art. cit.*, p. LII.

¹³⁵ C. VOGT, *Nord-Fahrt, entlang der norwegischen Küste, nach dem Nordkap, den Inseln Jan Mayen und Island: auf dem Schooner Joachim Hinrich, unternommen während der Monate Mai bis Oktober 1861 von dr. Georg Berna, in Begleitung von C. Vogt, H. Hasselhorst, A. Gressly und A. Herzen*, Francfort-sur-le-Main, Comm. bei Carl Jügel, 1863, 429 pp.

¹³⁶ A. ROUD, «Le professeur Alexandre Herzen 1839-1906», *art. cit.*, p. LIII.

¹³⁷ *Gazette de Lausanne* du 25 août 1906.

noblesse et une réputation internationale. Alors qu'il allait fêter ses vingt-cinq ans de professorat et occuper le décanat de la Faculté, il meurt brusquement d'une attaque d'apoplexie en 1906.

Alexandre Herzen s'est aussi occupé de questions d'éducation dans son canton d'adoption. Il participa à l'organisation de l'enseignement secondaire et prôna une pédagogie basée sur l'observation et le raisonnement par l'enfant, et non sur la simple accumulation de connaissances défendue par l'enseignement classique¹³⁸. Bien qu'il ne s'occupât jamais de politique active, Herzen resta fidèle aux idées politiques et sociales de son père. Il refusa dédaigneusement la restitution des biens confisqués à sa famille en 1847, que lui avait offert et le gouvernement d'Alexandre III à la condition qu'il exprimât en public un blâme à l'égard des idées paternelles¹³⁹. Alexandre Herzen junior s'intéressa aussi à la condition du peuple russe¹⁴⁰. Il fut également un membre actif de la Ligue de la Croix-Blanche, société qui «luttait contre l'immoralité et contre l'impureté sous toutes ses formes». Dans la veine de l'hygiénisme social qui caractérise la fin du XIX^e siècle, on lui doit également un traité d'éducation sexuelle qui connaîtra au moins six éditions¹⁴¹.

Parmi les sept enfants d'Alexandre Herzen, deux continueront dans la voie professorale initiée par leur père. En 1897, son quatrième fils, Pierre Herzen (1871-1947)¹⁴², retourne au pays de ses ancêtres et devient médecin à Moscou après avoir été l'assistant du célèbre chirurgien vaudois César Roux à Lausanne. Il est nommé professeur ordinaire de chirurgie à l'Université d'Etat de Moscou en 1917. Après la Révolution d'octobre, il est appointé directeur de l'Institut d'oncologie de Moscou qui portera par la suite son nom. Chirurgien et scientifique éminent, Pierre Herzen présida le Congrès soviétique de chirurgie.

¹³⁸ ROBERT, PANESE, *Dictionnaire des professeurs de l'Université de Lausanne dès 1890, op. cit.*, p. 600.

¹³⁹ *Gazette de Lausanne* du 28 août 1906.

¹⁴⁰ Alexandre HERZEN, *Le peuple russe et son gouvernement*, Paris, La revue du socialisme. Organe du socialisme scientifique européen, 1890, 42 pp.

¹⁴¹ A. HERZEN, *Science et moralité: conférence par le Dr A. Herzen*, Lausanne, Payot, 1906, 36 pp.

¹⁴² Sur Pierre Herzen, voir : Rudolf MUMENTHALER, « Pierre Herzen », dans le *Dictionnaire historique de la Suisse*, www.dhs.ch. (Nous reprenons nos informations de cette notice.)



Alexandre Herzen fils (1839-1906). *Actes de la Société helvétique des sciences naturelles*, 89, 1906.

Un autre fils d'Alexandre Herzen, Nicolas (1873-1929)¹⁴³, connaîtra aussi une carrière académique, mais cette fois sur les bords du Léman. Après des études à Lausanne et à Paris, il est professeur extraordinaire en 1900, puis nommé à la chaire de droit romain à l'Université de Lausanne en 1913. Alexandre Herzen laisse le portrait d'un professeur pour le moins atypique dans le landernau académique vaudois. En 1900, il est victime d'une intoxication au gaz liée à l'utilisation d'un chauffe-bain défectueux. Sa première femme y laisse la vie et lui-même sera durement atteint dans sa santé¹⁴⁴. En 1906, il épouse en deuxièmes noces une étudiante en lettres russe, qui se trouve mêlée aux affaires de terrorisme russe qui agitent

¹⁴³ Sur Nicolas Herzen, voir ROBERT, PANESE, *Dictionnaire des professeurs de l'Université de Lausanne dès 1890*, op cit., pp.601-602.

¹⁴⁴ *Gazette de Lausanne* du 1^{er} octobre 1900.

Lausanne en 1908¹⁴⁵. Les fréquentations de sa jeune épouse ne tarderont pas à rejaillir sur la réputation du notable lausannois, qui est rapidement soupçonné de complicité. Il doit même témoigner lors de plusieurs procès¹⁴⁶. Herzen est par ailleurs président du Comité de secours aux sans-travail de Russie en 1908, organisation proche des milieux révolutionnaires. Ces divers soupçons le conduiront au divorce. Il est également suspecté tout au long de sa carrière académique d'un certain nombre d'irrégularités, comme la perception directe des finances d'inscription, l'obligation imposée aux étudiants de participer à des dîners de séminaire, la perception d'amendes lors d'arrivées tardives à ses cours ou la location à un prix d'or de son *Précis de droit romain*. Il est convoqué à plusieurs reprises par le chef du Département de l'instruction publique, mais refuse de s'y rendre, arguant de son bon droit et de son attitude prétendument scrupuleuse. Nicolas Herzen est néanmoins contraint à une démission «volontaire» en 1923¹⁴⁷. Remarquons encore que la fille aînée d'Alexandre Herzen père, Nathalie, née en 1839 et qui était restée célibataire, a vécu à Lausanne où elle est morte à l'âge de 92 ans, en 1936¹⁴⁸. Elle se consacra notamment à l'éducation des nombreux enfants de son frère. Les Herzen sont un exemple intéressant d'une famille russe ayant fait souche en terre vaudoise et qui s'est intégrée parmi les notabilités vaudoises. La descendance d'Alexandre Herzen est encore présente de nos jours en Suisse.

Au sujet d'Alexandre Herzen fils et de la médecine à Lausanne, notons que celui-ci eut en 1895 un grave différend avec un autre professeur d'origine russe et ancien *narodnik*¹⁴⁹, le professeur d'histologie Nathan Loewenthal (1855-1942)¹⁵⁰. Cette dispute aux causes peu claires mène Herzen junior à demander l'internement de son collègue à l'hôpital psychiatrique de Cery, ceci très probablement sans raison médicale. Loewenthal fut

¹⁴⁵ Voir aussi la communication de O. Meuwly dans le présent volume.

¹⁴⁶ *Gazette de Lausanne* du 11 au 14 septembre 1908.

¹⁴⁷ ROBERT, PANESE, *Dictionnaire des professeurs de l'Université de Lausanne dès 1890, op. cit.*, pp. 600-601.

¹⁴⁸ *Gazette de Lausanne* du 18 septembre 1936.

¹⁴⁹ Membres du mouvement socialiste révolutionnaire Narodnitchestvo. Cette organisation, qui désirait adapter le socialisme aux conditions russes, se transforme dès 1876 en une société secrète. Un de ses membres est responsable de l'assassinat du tsar Alexandre II en 1881.

¹⁵⁰ Sur Loewenthal, voir ROBERT, PANESE, *Dictionnaire des professeurs de l'Université de Lausanne dès 1890, op. cit.*, p. 760, Gilles JEANMONOD, Jacques GASSER, «A propos d'un internement non volontaire à la fin du XIX^e siècle: le cas du professeur Nathan Loewenthal», *Etudes et sources*, 29, 2003, pp. 291-308.

interné le temps des grandes vacances universitaires et pu ressortir peu avant la reprise des cours à l'automne 1895. Réputé pour ses travaux et apprécié par ses étudiants, Loewenthal continuera d'enseigner jusqu'en 1926 et relatera dans une brochure sa mésaventure estivale à l'asile de Cery ¹⁵¹.

LORSQU'UN RÉACTIONNAIRE RUSSE JUGE L'ÉTAT RADICAL VAUDOIS

A l'exception notable d'un Alexandre Herzen, la grande majorité des Russes installés ou de passage en terre vaudoise ne se sont guère mêlés aux affaires politiques locales et aux luttes idéologiques qui traversent la Confédération au XIX^e siècle. Les impressions de voyage en Suisse d'Adam de Gurovski (1805-1866) apportent une vision peu courante sur la montée en puissance du radicalisme dans les années 1840. Ce comte polonais, converti après l'échec de l'insurrection de 1830 au panslavisme russe (regroupement de tous les peuples slaves sous l'autorité de la Russie), s'affiche désormais comme un fervent réactionnaire. Il se rend en Suisse en 1845 et publie la même année ses *Impressions et souvenirs, promenade en Suisse en 1845*, où le narrateur se présente comme un Russe. Son récit est un réquisitoire virulent contre les radicaux suisses, alors que les prémices de la guerre civile du Sonderbund apparaissent dans de nombreux cantons. La satire sociale et politique n'est pas non plus absente de son récit. Notre sujet du tsar visite le canton de Vaud en 1845, alors que les radicaux ont pris le pouvoir quelques mois plus tôt, chose qui lui laisse tout le loisir de vouer aux gémonies le nouveau régime, dont il craint déjà l'entrée sur la scène nationale.

INSTABILITÉ VAUDOISE

«Gais et joyeux Vaudois, vous n'y êtes plus!» Voilà ce que j'ai pensé en traversant vos campagnes et vos bourgades. Sur la plus grande partie des physionomies une expression soucieuse, mêlée tant soit peu d'arrogance, remplaçait cette gaîté autrefois si vantée.

¹⁵¹ Nathan LOEWENTHAL, *Un internement dans le canton de Vaud*, Lausanne, L. Vincent, 1896, 22 p.

Il y a trois mois, ce canton venait de changer son ménage. En remuant le grand balai, dit arbre de liberté, le peuple a délogé ceux qui, selon lui, gargotaient depuis trop longtemps. D'autres ont voulu goûter aussi de la bouillie gouvernementale. La commotion, ou l'effort de cet exercice populaire, a laissé des traces sur toutes les places des communes que j'ai parcourues. Des arbres de liberté, fourrés sans racines dans un trou de terre, des drapeaux ou jalons, flétris au bout de trois mois par l'intempérie du temps. Mon *vetturino*¹⁵², bon Badois, qui depuis dix ans exerçait son métier dans toutes les directions du canton et connaissait l'humeur des habitants, prétendait que le paysan se croyait être définitivement le maître. Voilà, du moins, ce qu'on lui a persuadé, et de là venait cette préoccupation qui chassait la gaîté des visages et des cabarets. C'était l'avant-goût des soucis de la souveraineté. «Mais, dit-il, en montrant les arbres de liberté, ceux-là se dessècheront et pourriront bientôt, et leur chute entraînera les chefs d'aujourd'hui qui feront place à d'autres. C'était là le fion (*witz*) de la chose. Nous autres vetturins nous remplaçons déjà les relais des postes abolis à notre profit et celui des petites auberges.» — Et pour le plus grand déplaisir du voyageur! ajoutai-je mentalement. Telle quelle, la Constitution de ce canton atteint les dernières limites des théories démocratiques appliquées à une société. Un pas au-delà, il y a une tout autre filiation d'idées et d'applications désorganisatrices de ce qui existe encore aujourd'hui. Le principe de démocratie absolue, ou autrement, de mobilité populaire admis, les commotions doivent se reproduire nécessairement de temps en temps, même si ces changements s'opèrent sans violence, sans brutalité. On ne pourra pas introduire, même goutte-à-goutte, un peu de stabilité, qui ne trouverait pas assez de temps pour opérer salutairement. Selon le dire officiel des hommes d'Etat du lieu, et qui dirigent la barque pour le moment, la souveraineté du peuple doit recevoir ici un mode régulateur de son exercice. L'intervention dans le manie-ment des affaires, l'initiative de la part de ce souverain sera clairement définie et pourra être faite légalement sans bouleversement. En attendant, cela donnera-t-il du pain, ou cela assurera-t-il l'existence

¹⁵² Voiturier.

de 40 000 pauvres, qui, d'après le discours du chef de l'Etat, se trouvent dans ce canton sur une population de 200 000 âmes, au milieu d'un pays riche et cultivé? Ou plutôt ces commotions n'en augmenteront-elles pas encore le nombre? Il paraîtrait que la lutte entre les dépossédés et les intronisés acquiert de plus en plus de force, et pénétrera en avant dans les questions pleines de gravité. Ses premiers stages ne furent marqués d'aucun excès ou violence ordinairement inséparable de ces déplacements. Au reste, on aurait dû en prendre l'habitude, car ce canton ayant quarante ans d'existence politique en est à sa troisième ou quatrième révolution. Le parti dépossédé ou conservateur n'est d'ailleurs séparé du peuple par aucune hostilité traditionnelle. Pour la plupart il a la même origine populaire, commerciale ou bourgeoise. Il ne se distingue que par l'aisance et l'éducation. Si donc il n'a pas démerité la confiance du peuple, celui-ci, dégrisé et las des autres, lui reviendra. Mais s'il s'en sépare, alors à lui seul il devra attribuer sa ruine. Dans les républiques, démocratiques surtout, il ne faut pas boudier.

L'agitation créée en Suisse par le radicalisme, comparée à celle qui travaille les entrailles de l'Europe occidentale, c'est comme la vague qu'on voit frapper le rivage, sans apercevoir le bouillonnement qui soulève les abîmes et fait remonter sourdement leurs eaux à la surface.

Relancé à contrecœur hors d'un pays qui n'en est pas atteint, au milieu de cet ébranlement général de l'Occident, obscur voyageur je le contemple, je l'observe depuis des années et en différents pays. Partout, malgré la pâte collante des intérêts, dont on s'efforce d'enduire et de joindre l'escarre à sa superficie, la société dans toutes ses couches comme dans tout son organisme craque et se disjoint. Elle ne possède plus ce ciment qui durcirait comme un roc à l'épreuve du temps, sous l'action de l'atmosphère des passions. [...]

Le radicalisme, violent par son essence, nie et détruit. Ni lui ni la bourgeoisie ne peuvent donc être les colonnes de l'arc de triomphe sous lequel on prétend faire passer le genre humain vers un meilleur avenir, où les éléments et les forces qui existent dès longtemps sans être détruits seront combinés avec d'autres qui sortent à toute heure des replis du temps. Voilà ce qu'espèrent les fous ou les utopistes de

l'Europe. En voyant ce qui s'y passe, on comprend l'excitation qui entraîne vers ces rêveries.

Le parti formant à l'heure qu'il est l'opposition dans le canton de Vaud prétend que le ruisseau de la rue remonte vers les chaises consulaires. Il paraît que ce courant s'est apaisé. Dans ce cas, le caractère du peuple vaudois y serait pour beaucoup. Les excès violents ne sont pas de son goût. Lancé par les meneurs, il s'arrête de son propre mouvement pour jouir de ce qu'on lui persuade d'avoir conquis, un peu aussi pour observer s'il a gagné quelque chose à ce changement de personnes.

Comme passe-temps, le peuple s'amuse aussi à persécuter, au nom de la liberté inscrite comme enseigne ou légende sur son écu, et à poursuivre ceux de ses compatriotes qui ont trouvé une nouvelle et millième méthode de réformer la réformation et de se croire être les seuls vrais chrétiens. Lui qui est un enfant de la liberté religieuse, du libre examen, ne devrait pas pourtant oublier si vite les principes de son origine. C'est que les astres brillants d'un pays ont flairé et découvert les Jésuites au fond des oratoires; mais qu'est-ce qu'on ne découvre pas dans notre siècle?

Le Juif errant paraît avoir servi de flambeau à cette découverte. Il est partout entre les mains des hommes du mouvement et autres, même jusqu'aux domestiques de l'hôtel. Arrivé à un de ceux de Lausanne, j'aperçus deux garçons dans la salle, mais absorbés à ce point par la lecture qu'ils ne s'aperçurent pas de mon arrivée. Ils étudiaient, l'un *Le Juif errant*, l'autre *Les Mystères de Paris*, faisant ainsi leur éducation de penseurs indépendants et de mauvais laquais.

Source: Claude REICHLER, Roland RUFFIEUX, *Le voyage en Suisse: anthologie des voyageurs français et européens de la Renaissance au XX^e siècle*, Paris, R. Laffont, 1998, pp. 1249-1252.

Des datchas sur la Riviera ¹⁵³

La région s'étalant de Vevey à Villeneuve a charmé nombre de voyageurs russes et européens au fil du temps. Déjà en 1789, Karamzine ne

¹⁵³ L'ancien district de Vevey, disparu en 2008, comprenait la majorité du territoire que nous appelons familièrement la Riviera, soit la bande lacustre s'étalant de Vevey à Veytaux.

cache pas sa préférence pour Vevey avec ses rues planes et son climat agréable, face à Lausanne et son relief urbain tourmenté¹⁵⁴. Les raisons de l'attraction particulière de la Riviera vaudoise sur les voyageurs russes sont très diverses. Il s'agit d'abord pour beaucoup d'un pèlerinage littéraire sur les traces de l'*Héloïse* de Rousseau ou du *Prisonnier de Chillon* de Byron ; plus tard, d'autres suivront les pas des poètes russes qui ont glorifié cette région¹⁵⁵. La deuxième raison tient au climat réputé clément de cette région qui en fait un lieu de villégiature, mais aussi de cure. La beauté du cadre naturel entre aussi en ligne de compte, tout comme les infrastructures touristiques déjà très développées au milieu du XIX^e siècle. La proximité de Vevey ou de Montreux avec les Alpes permet aussi à nombre de voyageurs de découvrir la montagne et de pratiquer des excursions non loin de leur lieu de résidence. Enfin, Vevey et ses alentours se situent sur la route de l'Italie par les cols du Simplon et du Grand-Saint-Bernard. A la suite de Karamzine et de Joukovski, nombre d'écrivains russes séjourneront dans cette région, à commencer par l'écrivain Nicolas Gogol (1809-1852), qui s'installe au mois d'octobre 1836 à Vevey¹⁵⁶ avant de franchir les Alpes. Fuyant la froide et pénétrante bise de Genève, où « le vent est plus fort qu'à Saint-Pétersbourg. Un vrai Tobolsk¹⁵⁷ ! »¹⁵⁸, Gogol loue dans une lettre à sa mère le climat veveysan, qui « est plus doux que celui d'Odessa »¹⁵⁹. Notre écrivain rédige durant son séjour une partie des *Ames mortes* et s'intéresse aux cures de raisin, pratique qui consiste à ne s'alimenter que de grappes de vigne et qui est fort prisée par les Russes selon lui¹⁶⁰. En 1857, la région s'enrichit d'un autre hôte de marque avec Léon Tolstoï, qui loge à plusieurs reprises d'avril à juin 1857 à Clarens « dans ce même village où a demeuré la Julie de Rousseau », écrit-il à sa tante¹⁶¹. Tolstoï, qui a vécu quelques

¹⁵⁴ N. KARAMZINE, lettre 73.

¹⁵⁵ Voir la communication d'A. Andreev dans le présent volume.

¹⁵⁶ Sur Gogol en Suisse, voir : Françoise LAMBERT, « Le séjour de Nicolas Gogol à Vevey », *Vibiscum*, 6, 1996, pp. 129-146 ; Louis LEGER, « Gogol en Suisse », *Bibliothèque universelle*, 69, 1912, pp. 331-335.

¹⁵⁷ Ville de Sibérie.

¹⁵⁸ F. LAMBERT, « Le séjour de Nicolas Gogol à Vevey », *art. cit.*, p. 134.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 133.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 134.

¹⁶¹ Lettre de L. Tolstoï à T. A. Ergolskaïa, du 6/18 mai 1857. Léon TOLSTOÏ *Lettres I*, éd. établie par R.F. CHRISTIAN, préface, notes et commentaires trad. de l'anglais par Bernadette DU CREST, Paris, Gallimard, 1986, p. 116.

mois plus tôt le terrible siège de Sébastopol, relate dans une lettre envoyée à un ami russe son état d'esprit particulièrement détendu : «Voilà près de trois semaines que je vis en Suisse, et je me sens parfaitement satisfait de mon sort. La vie n'est pas chère, je mène une existence retirée; en ce moment il fait très beau, j'ai sans cesse devant les yeux la montagne et le Léman azuré, les gens sont d'une simplicité et d'une cordialité extrêmes »¹⁶². Il effectue plusieurs excursions dans la région, notamment à Chillon, mais aussi à Lausanne. Le chef-lieu vaudois laisse un souvenir plus que mitigé dans son journal: «Casino, bal de putains, soldats. Forêts, vues, le Signal: de nouveau au casino. »¹⁶³

Le futur grand écrivain russe entreprend aussi un voyage qui le mène à pied de Clarens à l'Oberland bernois¹⁶⁴. Tolstoï, qui ne cesse de se féliciter d'avoir quitté Paris, remarque dans une lettre adressée à sa tante qu'on trouve à Vevey une «société charmante de Russes»¹⁶⁵. Il note aussi dans son journal la présence de nombreux représentants de l'aristocratie russe, dont les deux filles de l'historien Karamzine et d'autres noms bien connus de la noblesse de Moscou et de Saint-Pétersbourg¹⁶⁶.

Au printemps 1868, un autre géant de la littérature russe, Fedor Dostoïevski, réside à Vevey en compagnie de son épouse. Contrairement à Gogol, l'écrivain, qui travaille jour et nuit à la rédaction de *L'Idiot*, dresse un portrait beaucoup moins avenant de son lieu de résidence, dans une lettre à son ami Maïkov: «Oh, si vous aviez idée de la malhonnêteté, de la bassesse, de l'incroyable stupidité et arriération des Suisses! Bien sûr, les Allemands sont pires, mais ceux-ci sont pas mal non plus! L'étranger, ils le considèrent comme une source de revenu; ils n'ont qu'une idée en tête:

¹⁶² Lettre de L. Tolstoï à P. V. Annekov, du 22 avril - 4 mai 1857, L. TOLSTOÏ, *Lettres I*, *op. cit.*, p. 116.

¹⁶³ L. TOLSTOÏ, *Journaux et carnets, I (1847-1889)*, textes traduits, présentés et annotés par Gustave AUCOUTURIER, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1979, p. 422.

¹⁶⁴ Sur ce voyage, voir: M. CHICHKINE, *Dans les pas de Byron et Tolstoï: du lac Léman à l'Oberland bernois*, trad. de l'allemand par Colette KOWALSKI, Montricher, Ed. Noir sur Blanc, 2005, 318 pp.

¹⁶⁵ Lettre de L. Tolstoï à T. A. Ergolskaïa, du 6/18 mai 1857, L. TOLSTOÏ, *Lettres I*, *op. cit.*, pp. 116-117.

¹⁶⁶ L. TOLSTOÏ, *Journaux et carnets, I (1847-1889)*, *op. cit.*, p. 417.

le duper et le dépouiller. Le pire, pourtant, c'est leur saleté! Un Kirghize, dans sa yourte, vit moins malproprement»¹⁶⁷.

Le compositeur Piotr Tchaïkovski est aussi un familier des rives du Léman et réside à de nombreuses reprises à Clarens¹⁶⁸. Quelques années plus tard, ce sera Strawinsky qui sera un habitué de Montreux et de Vevey¹⁶⁹.

Région goûtée par les têtes couronnées de l'Europe entière, la Riviera voit défiler plusieurs altesses impériales russes. En 1859, l'impératrice Alexandra Fiodorovna, veuve de Nicolas I^{er}, séjourne aux Trois Couronnes de Vevey en compagnie de sa nombreuse suite. L'impératrice douairière n'hésite pas à louer la totalité d'un bateau à vapeur, lorsqu'elle rend visite à sa belle-sœur, la grande-duchesse Anna Féodorovna Constanca, installée depuis longtemps à Genève¹⁷⁰. En 1866, Alexandre Herzen, qui appréciait les charmes de la région, s'indigne de cet accaparement de la Riviera par les aristocrates russes: «Autrefois, on vivait



Vue de l'Hôtel des Trois Couronnes, vers 1850. © Musée historique de Vevey.

¹⁶⁷ Fedor DOSTOÏEVSKI, *Correspondance*, éd. intégrale, présentée et annotée par Jacques CATTEAU, trad. du russe par Anne COLDEFY-FAUCARD, Paris, Bartillat, 1998-2003, II, p.371.

¹⁶⁸ M. CHICHKINE, *La Suisse russe*, op. cit., p. 457.

¹⁶⁹ Voir les communications de J.-J. Langendorf et J.-P. Pastori dans le présent volume.

¹⁷⁰ *Gazette de Lausanne* du 27 septembre 1859.

tranquille et heureux sur les rives du Léman; mais depuis que, de Vevey à Veytaux, on a tout couvert de villas semblables à celles de la banlieue moscovite où se sont installées au complet des familles nobles venues de Russie, épuisées par le malheur du 19 février 1861¹⁷¹, des gens comme nous ne sont pas à leur place.»¹⁷²

De nombreux révolutionnaires séjournèrent toutefois à Vevey, tel Bakounine à Clarens et qui édite à Vevey le premier numéro de *La Cause du peuple* en 1868¹⁷³. Kropotkine vit aussi quelques mois à Clarens avant d'être chassé de Suisse en 1882¹⁷⁴.

En conclusion à ce chapitre, remarquons brièvement l'importance du tourisme médical dans les stations de Leysin et de Château-d'Oex. C'est notamment pour cette raison que Strawinsky, dont la femme était malade, s'installa en Suisse et passa l'hiver 1915 à Château-d'Oex¹⁷⁵. Enfin, les sanatoriums de Leysin comptèrent de nombreux patients venus de Russie. L'un d'eux, pris de folie, assassina même le directeur d'une clinique dont il ne supportait plus les méthodes rigoureuses¹⁷⁶.

L'église Sainte-Barbara de Vevey

Quel voyageur, descendant en gare de Vevey, ne s'est pas étonné un jour d'être confronté à l'étonnante apparition d'un bulbe doré surmonté d'une croix finement ciselée et de façades aux ouvertures délicatement ouvragées? A la vue de cette architecture, toute exotique en terre vaudoise, le passant se retrouve plongé dans un décor de clochers et carillons digne des plus hauts lieux de foi de la sainte et éternelle Russie. Construite de 1873 à 1878, l'église Sainte-Barbara de Vevey compte

¹⁷¹ L'abolition du servage.

¹⁷² Alexandre HERZEN, *Passé et méditations*, trad. et commenté par Daria OLIVIER, Lausanne, L'Age d'homme, 1981, III, p.393.

¹⁷³ M. CHICHKINE, *La Suisse russe, op. cit.*, p. 450.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 458.

¹⁷⁵ Christian GOUBAULT, *Igor Stravinsky*, Paris, H. Champion, 1991, p. 35.

¹⁷⁶ Liliane DESPONDS, *Leysin: histoire et reconversion d'une ville à la montagne*, Yens-sur-Morges, Cabédita, 1993, p. 24. Notons au passage la présence à Leysin de la doctoresse Vera Nossenko (1885-1969). Cette cousine des Strawinsky sera l'une des figures de la station médicale durant plusieurs décennies. Elle s'occupa notamment d'une maison d'accueil pour les enfants des réfugiés russes. Maurice ANDRÉ, *Leysin station médicale*, Pully, Les Iles Futures, 2008, pp. 233-234.



Publicités pour des hôtels de la Riviera dans un guide pour curistes russes de 1914. DR.

parmi les témoignages architecturaux les plus importants de la présence russe en Suisse au XIX^e siècle. Son ancienneté et la pureté de son style lui donnent par ailleurs une place particulière dans l'histoire de l'architecture religieuse orthodoxe en Suisse et en Europe occidentale.

Si les sujets du tsar de confession orthodoxe bénéficiaient dès 1816 d'une chapelle installée dans la légation de Russie à Berne et d'un prêtre attaché à ce service, il faut attendre 1866 pour qu'un deuxième lieu de culte orthodoxe voie le jour en Suisse avec la consécration de la cathédrale de l'Exaltation de la Sainte-Croix à Genève. La fondation de l'église russe de Vevey, dédiée à la sainte « mégalomartyre » Barbara (une jeune femme qui aurait vécu au III^e siècle en Orient et qui fut martyrisée puis exécutée en raison de sa conversion au christianisme), connaît quant à elle une histoire toute particulière. En effet, la construction de cette église relève entièrement d'une initiative privée: celle du

comte Pierre Pavlovitch Chouvaloff qui désirait que sa fille unique, la comtesse Barbara Orlov (1850-1872), morte en couches à Vevey, repose en terre orthodoxe. C'est ainsi que naquit l'idée d'édifier une église près de laquelle serait placée la sépulture de la défunte comtesse et de son enfant mort peu après sa naissance. Son initiative fut soutenue par l'importante communauté russe installée sur la Riviera, qui désirait avoir un lieu de culte non loin de chez elle et de ne plus avoir à faire les longs et astreignants voyages jusqu'à Genève ou Berne pour répondre à ses obligations religieuses. L'idée d'une paroisse et d'une église russes à Vevey est toutefois antérieure au vœu du comte Chouvaloff.

Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, le district de Vevey fut tout au long du XIX^e siècle le fief de l'aristocratie russe. Il existait même une rivalité affichée entre les « Genevois russes », d'extraction bourgeoise et résidant à l'intérieur des murs de la cité de Calvin, et les nobles de la Riviera vaudoise, qui aspiraient à vivre dans la tranquillité de leurs « datchas » lémaniques. Ce conflit latent entre « gens des villes et gens des champs » invita les sujets du tsar de la région de Vevey à créer leur propre lieu de culte ¹⁷⁷.

D'autres raisons concoururent à la création d'une paroisse orthodoxe à Vevey. En effet, la situation excentrée de Genève n'invitait guère les Russes installés sur la Riviera, dans les stations climatiques des Préalpes vaudoises ou à Lausanne, à se rendre aux offices à Genève. De plus, certains résidents souffraient de maladies ou étaient âgés, ce qui ne leur facilitait pas le déplacement à l'autre extrémité du Léman. Les séjours de membres de la famille impériale et de leur importante suite sur la Riviera nécessitaient aussi un lieu de culte à proximité de leurs hôtels ¹⁷⁸. Il s'agissait aussi pour cette communauté aux mœurs plutôt conservatrices d'affirmer sa présence face au développement rapide d'une colonie d'émigrés révolutionnaires. Dans le dessein d'obtenir leur propre paroisse, des Russes de la Riviera remirent une pétition à l'impératrice Maria Alexandrovna (1853-1920) en invoquant que « en cette époque transitoire de son développement sur les voies de consolidation et de définition de sa vie d'Etat et de sa vie morale, la Russie rejette, par la

¹⁷⁷ Stanislav TCHIERIAVSKI, *Histoire de l'Eglise orthodoxe russe en Suisse (1817-1917)*, Moscou, Arbat-Info, 2000, p. 81.

¹⁷⁸ Ivan GREZINE, *Les orthodoxes russes en Suisse romande*, Genève, Nemo, 1999, p. 66.

force des circonstances, de son organisme en bonne santé, beaucoup de matériel hostile aux principes de la religion, de la famille et de la propriété. Il est évident que, en vue de tout cela, chaque nouvelle église orthodoxe [...] devient dans cette région un flambeau de la Grâce, opposé aux aspirations nuisibles des ennemis de la Chrétienté.»¹⁷⁹

Puis, en 1870, les Russes de Vevey et de sa région demandent aux autorités de Saint-Pétersbourg la permission de transférer l'autel de l'ancienne église de la légation de Berne à Vevey dans le but de célébrer des offices¹⁸⁰. On commence alors à collecter les fonds nécessaires pour assurer le transport de l'autel de la légation bernoise et l'entretien du clergé en vue d'assurer des services religieux durant l'hiver 1870-1871. Le métropolitain de Saint-Pétersbourg et Novgorod répond favorablement à cette demande, et la chapelle est installée quelques mois plus tard dans l'une des salles de l'Hôtel d'Angleterre¹⁸¹.

C'est alors que le comte Chouvaloff propose aux autorités ecclésiastiques et civiles russes d'ériger une église à Vevey en mémoire de sa défunte fille et dont les frais de construction seraient entièrement à sa charge. Il s'engage par ailleurs à fournir l'iconostase, mobilier nécessaire à la liturgie orthodoxe, et promet de verser une rente annuelle de 2 000 francs pour couvrir les dépenses de la future église. Dans sa demande au ministère des Affaires étrangères et au clergé orthodoxe, le comte ne manque pas de souligner que l'ouverture d'un lieu de culte à Vevey permettrait de contrer le prosélytisme protestant et surtout catholique qui gravitait alors autour de la communauté russe en Suisse¹⁸². Le métropolitain de Saint-Pétersbourg donne son accord à cette construction à la condition que la future église dépende de celle de Genève. Le 5 mai 1873, la décision est approuvée par le tsar Alexandre II. Par ce même décret, la future église est déclarée dépendante de l'église de Genève, dont le clergé sera appelé à célébrer des offices une quinzaine de fois par année¹⁸³.

¹⁷⁹ Cité par I. GREZINE, *Les orthodoxes russes en Suisse romande*, op. cit., pp. 66-67.

¹⁸⁰ Remarquons parmi les signataires le prince V. Gagarine, le prince Andreï Troubetskoï, le prince Vladimir Golitsyne, Alexandre Bibikov, Alexandre Yourievitch, le comte Pierre Chouvalov, *ibid.*, p. 67.

¹⁸¹ S. TCHIERIAVSKI, *Histoire de l'Église orthodoxe russe en Suisse (1817-1917)*, op. cit., p. 82. La paroisse orthodoxe de Vevey séjournera aussi avant la consécration de l'église chez un particulier rue du Simplon, *ibid.*, p. 86.

¹⁸² I. GREZINE, *Les orthodoxes russes en Suisse romande*, op. cit., p. 69.

¹⁸³ S. GREZINE, *Les Orthodoxes russes en Suisse romande*, op. cit.

La première pierre est posée en 1873 et la construction n'est achevée que quatre ans plus tard. Réalisée d'après les plans de l'architecte russe d'origine tessinoise Ippolito Monighetti ¹⁸⁴, l'exécution est confiée à l'architecte veveysan Jean-Samuel Késer-Doret. Bien que réalisée par des maîtres d'œuvre et des artisans vaudois, l'église Sainte-Barbara de Vevey représente un exemple exceptionnel du style religieux traditionnel russe et rappelle par sa conception les églises situées au nord de la Russie. Le coût total de la construction se chiffre à plus d'un million de francs or ¹⁸⁵. Quelques jours avant sa consécration, la *Gazette de Lausanne* donne de l'église dédiée à la sainte martyre la description suivante: «L'édifice achevé est du plus charmant effet. L'intérieur éblouit le regard par l'art de ses dorures et le charme de ses peintures à fresque. Il est seulement à regretter que ce joli temple n'occupe pas une position d'où il soit mieux en vue.» ¹⁸⁶ L'église est classée monument historique par l'Etat de Vaud depuis 1977 ¹⁸⁷.

Consacrée le 1^{er} octobre 1878, l'église est placée une année plus tard sous l'autorité du ministère des Affaires étrangères ¹⁸⁸. Toutefois, la situation juridique de Sainte-Barbara, gérée d'un côté par un conseil de laïcs et de l'autre par le clergé orthodoxe de Genève, ne va pas sans provoquer des frictions au cours des années suivantes ¹⁸⁹. Quant au vœu du comte Chouvaloff de voir sa fille reposer auprès de l'église qu'il avait fondée, il ne fut exaucé que trois quarts de siècle plus tard. Les autorités veveysanes s'opposèrent en effet à l'inhumation de la défunte à proximité de l'église érigée en sa mémoire, et ce n'est qu'en 1950, à la faveur de la désaffectation de sa tombe au cimetière communal de Saint-Martin, qu'eut lieu la translation des restes de la comtesse et de son enfant mort-né dans le caveau qui avait été prévu à cet effet septante-cinq ans plus tôt ¹⁹⁰.

¹⁸⁴ On doit notamment à Monighetti les plans de l'église du monastère de Sainte Marie-Madeleine sur le mont des Oliviers à Jérusalem.

¹⁸⁵ Michel VERNAZ, «Eglise orthodoxe russe de la sainte megalomartyre Barbara de Vevey», site d'information sur l'Eglise orthodoxe en Suisse, www.orthodoxie.ch/pdf/Vevey_histoire.pdf, consulté le 30 novembre 2011.

¹⁸⁶ *Gazette de Lausanne* du 8 octobre 1878.

¹⁸⁷ M. VERNAZ, «Eglise orthodoxe russe de la sainte megalomartyre Barbara de Vevey», *art. cit.*; consulté le 30 novembre 2011.

¹⁸⁸ I. GREZINE, *Les orthodoxes russes en Suisse romande, op. cit.*, p. 70.

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 73.

¹⁹⁰ M. VERNAZ, «Eglise orthodoxe russe de la sainte megalomartyre Barbara de Vevey», *art. cit.*, consulté le 30 novembre 2011.



L'église orthodoxe de Vevey vers 1880. © Coll. A. Besse.

LE CIMETIÈRE DE SAINT-MARTIN DE VEVEY : UNE GRANDE NÉCROPOLE RUSSE EN PÉRIL

Non loin de l'église Sainte-Barbara se trouve le cimetière communal de Saint-Martin, qui est de nos jours la plus grande nécropole russe historique de Suisse ¹⁹¹. Selon une estimation encore approximative, plus de deux cents ressortissants russes ont trouvé leur dernier repos en terre veveysane depuis le milieu du XIX^e siècle. Ce cimetière se distingue non seulement par sa concentration de sépultures sur un territoire restreint, mais aussi par l'importance des personnalités défuntes, leur appartenance à des familles connues et le nombre de tombes anciennes ou monumentales

¹⁹¹ Nous remercions M. Ivan Grézine de nous avoir généreusement transmis ses recherches sur le cimetière Saint-Martin, que nous reproduisons en partie dans les paragraphes suivants.

conservées. Avec le temps, Saint-Martin est devenu un grand cimetière russe. C'est notamment à Vevey qu'ont trouvé leur dernier repos les ambassadeurs russes en Suisse André Hamburger en 1899 et Basile de Bacheracht en 1916. Cette dernière tombe existe toujours, mais nécessite de sérieux travaux de restauration. Il serait trop long de donner ici la liste connue des Russes qui ont été mis en terre à Saint-Martin au cours des cent cinquante dernières années. Notons néanmoins que le prince Serge Golitsyne, initiateur de la construction du gigantesque monument Souvorov à Andermatt, le prince André Troubetzkoy, premier marguillier de l'église Sainte-Barbara et l'archiprêtre Igor Troyanov, recteur de la paroisse pendant de longues années, ont trouvé ici un repos éternel. Les généraux Barabach, Kryjanovsky, le comte Stenbock-Fermor, le comte Ignatiev, le prince Troubetzkoy, Bock, les conseillers privés Kotzebue, Miklachevsky et l'ancien ambassadeur russe à Lisbonne Botkine ont été inhumés à Vevey. Aux côtés de ces hauts dignitaires militaires et civils reposent aussi des paysans, des employés ou des négociants issus de toutes les parties de la Russie.

De nos jours, beaucoup de ces tombes ont déjà disparu, et celles que l'on rencontre encore ont souvent subi les outrages du temps : les pierres se détériorent, les parties métalliques des monuments se couvrent de rouille, les inscriptions deviennent illisibles. Il serait plus que souhaitable que ce haut lieu de la mémoire russe en terre vaudoise soit préservé et que des travaux de restauration soient entrepris sur certaines sépultures. Ainsi en va-t-il de la préservation de la mémoire russe en terres vaudoise et helvétique.

A l'aube des temps nouveaux

Nous concluons cette présentation de quelques aspects de la présence russe en Pays de Vaud par la Belle Epoque. Comme le soulignent de nombreux auteurs dans ce volume, c'est entre 1890 et 1914 que la communauté russe s'accroît le plus fortement dans le canton de Vaud, mais aussi en Suisse. C'est aussi durant cette période que se croisent, sans jamais se mélanger, l'ancienne et la nouvelle Russie. Rarement on aura vu des

Russes aux idées et aux origines sociales si différentes coexister sur un territoire si menu. Tant sur la Riviera que dans d'autres parties du canton coexistent des aristocrates rentiers aux idées politiques bien arrêtées, des adolescentes apprenant doctement le français à l'École supérieure des jeunes filles de Lausanne ou dans des pensionnats privés, des étudiants en quête d'un avenir bourgeois ou révolutionnaire, des exilés préparant le Grand Soir, des artistes tentant leur chance dans les palaces ou les villes d'eau vaudoises, des curistes venant bien souvent ici pour expirer leur dernier souffle au soleil des Préalpes et tout un petit peuple, souvent sans histoires – et dont il est justement difficile de retracer l'histoire ¹⁹².

La fin du XIX^e siècle et le début du suivant sont aussi marqués par un fort taux de nuptialité entre Russes et Vaudois, comme Louba Jeanneret-Minkine ¹⁹³, Charlotte Muret-Haët ¹⁹⁴, Anna Roux-Bégoune ¹⁹⁵ ou Charlotte Olivier-von Mayer, toutes quatre originaires de Russie et mariées à des notables vaudois et qui perpétueront la présence russe en terre vaudoise d'une manière différente.

La ville de Lausanne, qui n'annonce qu'à partir de 1905 dans ses statistiques la nationalité de ses ressortissants étrangers, nous donne un exemple intéressant de l'évolution de la population russe en terre vaudoise. Alors que 600 sujets du tsar résident à Lausanne durant l'année 1905 ¹⁹⁶, ce chiffre double l'année suivante avec près de 1 250 Russes établis dans le chef-lieu vaudois. Un pic est même atteint en 1907 avec 1 380 résidents ¹⁹⁷. Cette

¹⁹² Sur la vie russe à Lausanne au début du XX^e siècle, voir le très intéressant témoignage de Vera SORMANI, *Le voyage de la vie: récit autobiographique (1890-1945)*, éd. présentée par Charlotte CHRISTELER, Lausanne, Ed. d'En Bas, 2010, 311 pp. Elle fut par ailleurs la fille du premier représentant du consulat russe de Genève à Lausanne au début du XX^e siècle.

¹⁹³ Sur Louba Jeanneret-Minkine, voir: Pierre JEANNERET, *Un médecin lausannois en URSS, 1936-1937*, Vevey, Ed. de L'Aire, 2011, 94 pp., et la communication de P. Jeanneret dans le présent volume.

¹⁹⁴ Sur Charlotte Muret-Haët, voir: DALLERA, LAMAMRA, *Du salon à l'usine: un autre regard sur l'histoire du canton de Vaud*, op. cit., pp. 250-264.

¹⁹⁵ Sur Anna Bégoune, voir César ROUX, «Un si petit homme»: *lettres à Anna Bégoune et à quelques autres correspondants*, éd. présentée par Benjamin BAUDRAZ et Jeanne-Marie ALLIER; texte établi et annoté par Benjamin BAUDRAZ, Lausanne, Ed. d'En Bas, 431 pp.

¹⁹⁶ Rapport de gestion de la Municipalité de Lausanne au Conseil communal pour l'année 1905.

¹⁹⁷ Rapport de gestion de la municipalité de Lausanne, op. cit., année 1907.

augmentation spectaculaire est à imputer directement à la révolution de 1905 qui, malgré son échec, incite beaucoup de Russes à quitter leur pays. Dès lors, on comprend mieux la nécessité d'ouvrir une représentation diplomatique à Lausanne en 1911¹⁹⁸. Il est paradoxal de constater que se retrouveront dans l'exil vaudois autant les révolutionnaires pourchassés par la police secrète du tsar qu'une bourgeoisie ou une aristocratie pressentant déjà la fin prochaine de leur monde et désireuse de s'assurer un avenir loin des troubles qui gagnent la Russie.

Toutefois, la communauté russe décroît fortement après le déclenchement de la Première Guerre mondiale, si bien qu'il ne reste plus que sept cent septante sujets du tsar Nicolas II à Lausanne en 1915.

Ce chiffre remontera après 1918 par l'émigration consécutive à la révolution de 1917, mais nous n'avons guère de statistiques à ce propos. En 1920, on dénombre près de trois cent quatre-vingt-cinq Russes sans ressources dans le canton de Vaud¹⁹⁹. Parmi ceux-ci se trouvent la poétesse et enseignante Marie Perelman (1898-1950)²⁰⁰ et Catherine Kousmine (1904-1992)²⁰¹, docteure qui deviendra mondialement célèbre pour ses régimes alimentaires.

De 1900 à 1920, les échanges culturels entre Russes et Vaudois ont été particulièrement riches, comme la collaboration entre Stravinsky et les Vaudois Ramuz et Ansermet²⁰², mais aussi les premières des ballets russes qui donneront un éclat particulier à la cité lémanique²⁰³. Au registre culturel, notons encore la présence de Serguei Eisenstein au Congrès des cinéastes indépendants au château de la Sarraz en 1929, organisé par la riche mécène vaudoise Hélène de Mandrot. A cette occasion, Eisenstein et son équipe auraient réalisé le court-métrage *Tempête sur la Sarraz*. Ce film longtemps réputé perdu n'a certainement jamais existé, le réalisateur l'ayant tourné avec des bobines vides. Des scènes ont néanmoins été jouées par l'équipe de jeunes cinéastes soviétiques, et il existe un scénario et des photographies²⁰⁴.

¹⁹⁸ Voir la communication de Y. Obozny dans le présent volume.

¹⁹⁹ AVL, Archives corps de police C1/819, colonie russe, dossier 1920.

²⁰⁰ ACV, Dossier ATS Marie Perelman.

²⁰¹ ACV, Dossier ATS Catherine Kousmine.

²⁰² Voir la communication de J.-J. Langendorf dans le présent volume.

²⁰³ Voir la communication de J.-P. Pastori dans le présent volume.

²⁰⁴ Barthélemy AMENGUAL, *Que viva Eisenstein!*, Lausanne, L'Age d'homme, 1980, pp. 637-638. Selon d'autres sources, ce court-métrage aurait réellement été tourné par

La Première Guerre mondiale puis la révolution de 1917 ont fortement altéré les contacts entre la Suisse et la Russie. C'est à Lausanne, en 1923, qu'a lieu la rupture définitive des fragiles relations entre la Confédération et la jeune URSS suite à l'assassinat du diplomate soviétique Vaclav Woronsky par le Suisse de Saint-Pétersbourg Moritz Conradi, lors de la Conférence de Lausanne sur la question d'Orient. Malgré son crime perpétré au vu de tous, Conradi fut acquitté par le jury, ce qui provoqua l'ire des Soviétiques, qui rompèrent aussitôt tout rapport avec la Suisse ²⁰⁵. Ainsi, c'est dans ce canton si cher aux Russes durant près de deux siècles que s'éteindront également les rapports entre les deux pays. Il faudra attendre 1946 pour que des relations diplomatiques s'instaurent entre les deux Etats.

Si dans l'entre-deux-guerres Lausanne n'est de loin pas le Paris ou le Berlin de l'émigration russe, on compte néanmoins une communauté plus ou moins organisée, qui est aussi bien constituée de bourgeois et d'aristocrates ayant fui le bolchévisme que d'anciens révolutionnaires déçus par l'expérience de la dictature du prolétariat et présentant déjà qu'ils en seront les prochaines victimes ²⁰⁶. Nombreux sont aussi les Vaudois qui ont fait carrière en Russie à revenir au pays avec un conjoint russe et leur progéniture. Il existe à Lausanne dès le début des années 1920 une association de Russes, qui a sa propre bibliothèque, organise des loteries de soutien et possède un fonds de solidarité ²⁰⁷.

Après une parenthèse de près huitante ans, toutefois ponctuée par quelques rapports au cours de la Seconde Guerre mondiale ²⁰⁸, la présence russe en Pays de Vaud se raffermi après la chute du mur de Berlin. On ne s'étonnera pas de retrouver les Russes en Pays de Vaud, là où ils l'avaient quitté en 1914, c'est-à-dire dans le secteur de la formation, de la santé, du tourisme et de l'hôtellerie de prestige. Une façon pour les Russes de renouer avec une vieille tradition de deux siècles de présence en Pays de Vaud.

Eisenstein. Hervé DUMONT, *Histoire du cinéma suisse : films de fiction, 1896-1965*, Lausanne, Cinémathèque suisse, 1987, p. 116.

²⁰⁵ Sur l'affaire Conradi, voir notamment Annetta GATTIKER, *L'affaire Conradi*, Berne, P. Lang, 1975, 323 pp.

²⁰⁶ Voir les communications de N. Gex et A. Campiotti dans le présent volume.

²⁰⁷ AVL, Archives Corps de Police C 1/819 colonie russe, dossiers 1920-1939.

²⁰⁸ Olivier GRIVAT, *Internés en Suisse, 1939-1945*, Chapelle-sur-Moudon, Ed. Ketty & Alexandre, 1995, pp. 94-135.